N° 334 – Février 2025 – 3 €

Journal local réalisé par et pour les habitants du 18e

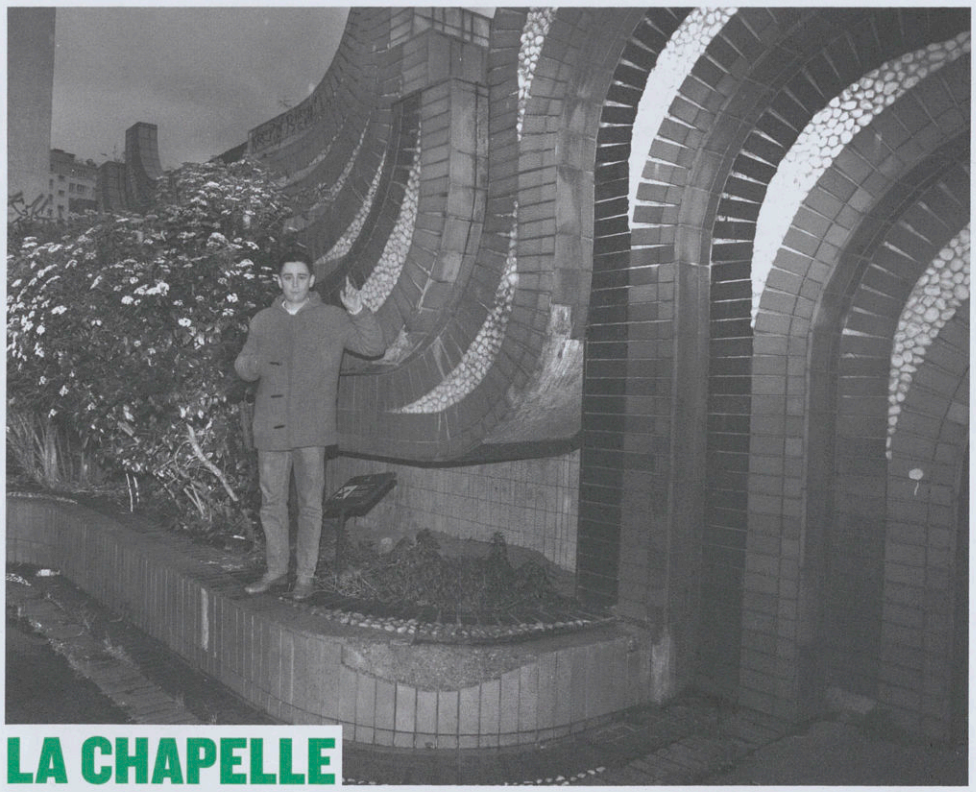
LE 18E DU MOIS

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, SORORITÉ

■ UN REFUGE POUR LES FEMMES À BICHAT ► P.4-5

■ POUVOIR ENFIN SORTIR SANS PEUR ► P.15

■ DES FOOTBALLEUSES QUI ONT LA GAGNE ► P. 17



Jean-Claude N'Diaye x2 - DR

LA CHAPELLE
ALERTE, ŒUVRE D'ART EN PÉRIL

► P.12 - 13

LE BOOM DES FAST-FOODS

► P. 6

PÔLES DE SANTÉ
FERMETURES ANNONCÉES

► P. 7



CHEZ MOUNE
HISTOIRE D'UN CABARET LESBIEN

► P. 18



À L'ACCORDERIE
SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE EN PARTAGE

► P.16

édito

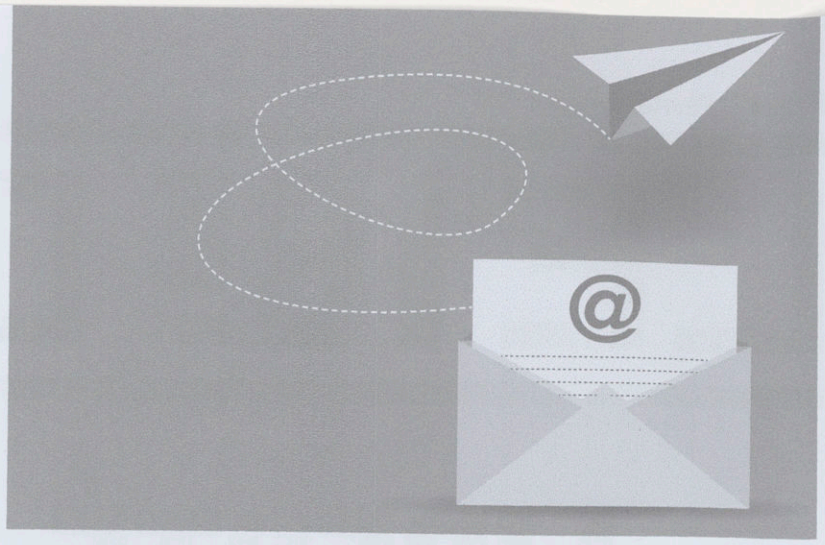
SORORITÉ TOUTE L'ANNÉE

Comme nous l'écrivions dans notre édition de mars 2024, la Journée internationale des droits des femmes ne doit pas être la seule occasion pour mettre en lumière les femmes engagées dans notre cité. C'est ce que nous avons souhaité faire dans ce numéro 334, lequel tente de célébrer ce qu'on appelle aujourd'hui la sorority, l'équivalent féminin de la fraternité. Pour cela, nous nous sommes rendus à la Maison des femmes de l'hôpital Bichat, un lieu d'accueil remarquable inspiré par celle de Saint-Denis. Cette dernière a d'ailleurs fait l'objet d'une bande dessinée documentaire.

Nous sommes également allés dans le quartier de la porte de Montmartre, où des femmes tentent de se réapproprier l'espace public. Sans oublier les terrains de foot du Five Paris 18 sur lesquels s'entraînent les jeunes pousses de l'association Graines de footballeuses. Ce numéro de février est aussi l'occasion de mettre en avant la défense de notre patrimoine artistique local – en l'occurrence la mosaïque de la rue Jean Cottin –, l'échange de savoir-faire entre habitants dans les locaux de L'Accorderie, la dénonciation de la fermeture annoncée de plusieurs centres de santé, la question de la multiplication des établissements de restauration rapide.

Enfin, nous vous invitons dans le décor feutré et lesbien de Madame Moune, l'un des plus anciens cabarets de Montmartre, ainsi que dans d'autres lieux culturels dont nous suivons fidèlement la programmation.

LA RÉDACTION ●



Courrier des lecteurs

Dans votre article « Ça conte pour nous », publié dans votre numéro 333, vous mentionnez différents lieux qui proposent des soirées contées dans l'arrondissement. Concernant Le Petit Ney, les plus anciens habitués de ces soirées ont dû être étonnés quand vous mentionnez que nous accueillons le collectif Contes à Croquer depuis 2021. Notre partenariat avec ce collectif date de 2007, presque 20 ans. Le Petit Ney, aujourd'hui, est un des plus anciens lieux de diffusion du conte à Paris. Bien cordialement, ●

PHILIPPE DURAND & MARTINE PASCUAL

Lu sur le Net

Ce matin, dans mon quartier, une bonne vingtaine de personnes avec des dossards verts, de longues pinces et de gros sacs plastique arpentent les rues de la Goutte d'Or et ramassent les ordures qui jonchent le sol. Il s'agit de l'association japonaise Green bird qui est venue prêter main forte à l'entretien du jardin de l'Assommoir et alentour. La propreté, ou la saleté si on veut parler vrai, est un enjeu du quartier depuis longtemps. Et plutôt que de se plaindre et d'attendre que d'autres (mais qui ?) s'en chargent, j'apprécie que les riverains et citoyens se mobilisent, montrent l'exemple, agissent ensemble de façon constructive.
Bravo !●

SÉVERINE BOURGUIGNON



Séverine Bourguignon

LE 18E DU MOIS

13 rue des Amiraux 75018 Paris
18dumois@gmail.com
www.18dumois.info

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

ISSN 1259-9034
Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction
Stéphane Bardinet, Dominique Boutel, Noël Bouttier, Vivien Boyibanga, Sylvie Chatelin, Dominique Delpirou, Béatrice Dunner, William Even, Charlotte Grimont, Annie Katz, Marie-Antoinette Leca, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Sandra Mignot, Pierre A. Paugy, Maxime Renaudet, Jean Serillin, Véronique Soulé, Laurence Vitalis.

Photographies et illustrations
Stéphanie Clément, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Maxime Renaudet

Relecture
Élise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef
Maxime Renaudet avec Annie Katz

Graphisme original
Pilote Paris

Première rédactrice graphiste
Isabelle Royère

Bureau de l'association
Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière Cécile Vialle, secrétaire

Site et réseaux sociaux
Noël Bouttier, Cornélie Paul, Maxime Renaudet.

Responsable de la distribution
Anne Bayley

Responsable des abonnements
Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli
Marika Hubert

Directrice de la publication
Sylvie Chatelin

Fondateurs
Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Imprimé sur presse numérique
Promoprint, 5 rue Olof Palme, 92110 Clichy

Tous les points de vente sur www.18dumois.info

PROCHAIN NUMÉRO : PARUTION LE 1ER MARS 2025

RETROUVEZ LE 18e DU MOIS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
X / @LE18EDUMOIS
INSTAGRAM / LE18EDUMOIS

03-02-25 BNF DLP 080

JEUDI 2 JANVIER

Condamné lourdement en appel en 2018, le marchand de sommeil de la rue Marx-Dormoy a enfin indemnisé ses victimes en ce début d'année 2025. Pour rappel, l'homme avait hébergé plus de 200 personnes dans un immeuble vétuste *(voir n° 229)* et avait écopé de deux ans de prison avec sursis et 200 000 € d'amende. Le tribunal avait également condamné sa SCI à une amende de 300 000 € ainsi que 3 000 € d'indemnité par adulte et 1 500 € par enfant.

VENDREDI 17 JANVIER

La Ville de Paris – donc la Mairie du 18e par ricochet – a quitté le réseau social X, (anciennement Twitter) considéré comme néfaste pour la démocratie depuis son rachat par Elon Musk. Ce dernier a réalisé deux saluts nazis lors de la cérémonie d'investiture de Donald Trump. Il n'a ensuite pas supporté que l'encyclopédie en ligne Wikipédia mentionne ce scandale sur sa page dédiée et réitéré son mépris pour les médias traditionnels. Mépris partagé.

VENDREDI 10 JANVIER

D'après des informations du *Parisien*, une adolescente de 15 ans a été prise en charge rue Marcadet à la suite de l'interpellation de ses proxénètes présumés. Emmenés au commissariat du 18e, les deux suspects ont été placés en garde à vue avant que *« le ministère public estime qu'il n'y avait pas lieu de les poursuivre »*. À quand la fin de l'omerta ?

SAMEDI 11 JANVIER

Alerte fake news !
***L'Équipe* révèle qu'une fausse information, doublée d'un appel à la police, a été lancée ce week-end *« concernant une prétendue bagarre et une blessure à l'arme blanche »* lors d'un match totalement imaginaire entre les U19 du Maccabi Paris et ceux des Enfants de la Goutte d'Or. Un acte malveillant dont l'origine reste encore bien mystérieuse pour les deux associations sportives concernées.**

JEUDI 16 JANVIER

Alors que l'Adidas Arena accueillait l'équipe israélienne du Maccabi Haïfa, le groupe de supporters du Paris Basketball a boycotté la rencontre. Deux jours après l'annonce d'un cessez-le-feu entre Israël et le Hamas, la préfecture de police de Paris a quand même maintenu un dispositif de sécurité renforcé. Sur le terrain, ce sont les Parisiens qui l'ont emporté.

SAMEDI 18 JANVIER

Selon le quotidien britannique *Financial Times*, le disquaire Dizonord fait partie des meilleures boutiques de vinyles au monde. Un succès pas volé pour Vincent Privat et Xavier Ehretsmann, gérants de ce disquaire situé 9 rue André Messager depuis 2019. Ce ne sont pas les amateurs et amatrices de galettes qui diront le contraire.



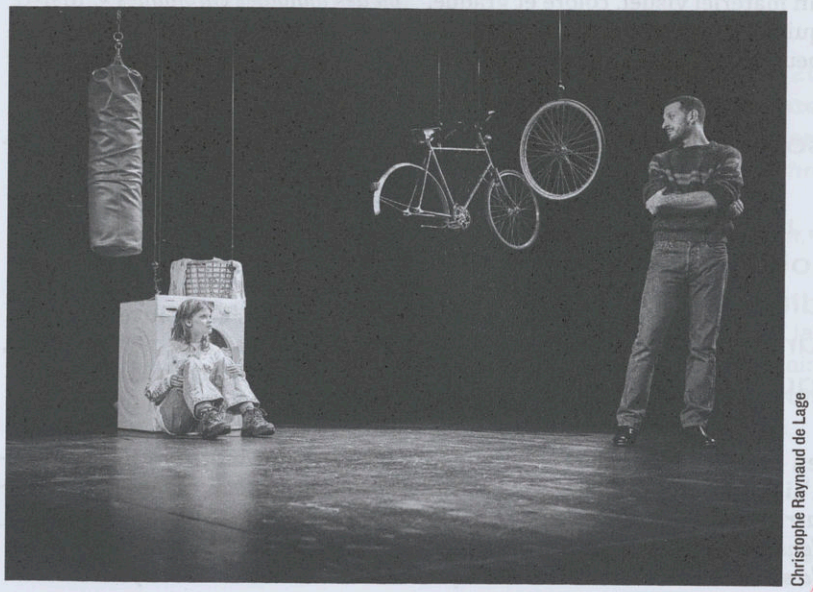
Dizonord

CE QU'IL NE FALLAIT PAS MANQUER LE MOIS DERNIER

MAXIME RENAUDET

MERCREDI 15 JANVIER

Trente ans après le décès de Jean-Luc Lagarce, comédien, metteur en scène et dramaturge de génie, le théâtre de l'Atelier lui rend hommage avec deux créations en alternance. *Juste la fin du monde* et *Il ne m'est jamais rien arrivé* sont mis en scène par Johanny Bert et Vincent Dedienne. Dans la première pièce, on retrouve Céleste Brunnquell qui a grandi dans le 18e *(voir n° 295)*. Vous avez jusqu'au mois de mars pour ne pas les rater.


Christophe Raynaud de Lage

MERCREDI 22 JANVIER

Rue Pierre Picard, la maison de retraite Les Jardins de Montmartre a inauguré des fresques réalisées par cinq artistes de l'école d'art Jean Sablé de Versailles (Stéphanie Kamate, Laura Meerloo, Faustine Bertrand, Raphaël Noufal, Sophie Montavon). Afin de faire entrer l'extérieur à l'intérieur, ils ont opté pour des toiles en trompe-l'œil. Parmi elles, une arche du square Louise-Michel donnant sur l'église du Sacré-Coeur. L'histoire ne dit pas si les résidents sont tombés dans le panneau.

JEUDI 23 JANVIER

Ancien temple de la mode à petit prix, l'ex-bâtiment de TATI a été réhabilité en 2022 par Youssouf Fofana, créateur de la marque Maison Château Rouge. Après le centre culturel et sportif District 23 l'été dernier, le lieu devient jusqu'au 29 juin 2025 le Grand Magasin éphémère. Toujours en partenariat avec la marque Jordan, ce lieu historique de Barbès se veut un hub multiculturel faisant dialoguer mode et art. On serait curieux de savoir ce qu'en aurait pensé feu Jules Ouaki.

JEUDI 30 JANVIER

Dispositif d'accompagnement (gratuit) aux victimes de violences sexistes et sexuelles créé par Clara Achour, le projet Murphy organisait une levée de fonds au Hasard ludique. Drag show, violoncelle et danse ont rythmé cette soirée placée sous le signe de la sororité.

BnF PHS
Dc Fol Jo 32713

BIENVENUE À LA MAISON DES FEMMES DE BICHAT

À l'instar de la Maison des femmes de Saint-Denis, celle de l'hôpital Bichat accueille les femmes victimes de violences et leur propose un suivi médical individualisé mais aussi juridique et judiciaire.



Illustration Stéphanie Clément

C'est dans l'ancien bâtiment en briques de l'économat qu'a été installée en 2021 la Maison des femmes de l'AP-HP de l'hôpital Bichat-Claude Bernard. Une porte sécurisée par un interphone, et l'on entre dans un lieu entièrement rénové, aux murs ornés d'une fresque qui traduit bien l'esprit des lieux : deux mains se croisent dans un décor floral, symbolisant le côté refuge et soutien du lieu. Outre les différents bureaux, la salle médicale, une salle plus grande permet des activités collectives et des réunions. S'y déroule d'ailleurs pendant notre visite une séance de karaté sur des tatamis. La petite équipe est bien sûr féminine, jeune et très engagée : c'est par choix que ces professionnelles du soin, une sage-femme, une infirmière, une aide-soignante, une psychologue, embauchées par l'APHP, et une intervenante sociale de l'association Halte aide femmes battues, se sont engagées dans ce projet, pour certaines depuis sa création. C'est le cas d'Amélie Glading, dont le riche parcours hospitalier comme sage-femme, la formation en addictologie et l'expérience en maternité – qui lui a fait rencontrer des femmes en grande vulnérabilité – lui ont donné envie de prendre la coordination du lieu : *« Je me suis beaucoup imprégnée de l'exemple de la Maison des femmes de Saint-Denis. Nous, c'est une petite équipe, mais les échanges sont faciles, d'autres sites se sont ouverts, nous sommes en lien avec l'Observatoire des violences faites aux femmes, avec le Parquet. C'est très intéressant et cela nous permet à notre tour de sensibiliser différents interlocuteurs, médecins, pharmaciens. »*

Identifier la violence

Les femmes accueillies, toutes majeures, de tous les milieux sociaux et origines, victimes de violences récentes ou actuelles, sont reçues sur rendez-vous, envoyées le plus souvent par les professionnels de santé ou du secteur social, les urgences hospitalières, la protection maternelle et infantile ou les écoles. Elles sont reçues par Céline Conan et Sabrina Combet, respectivement aide-soignante et infirmière, lors d'un premier entretien permettant de déterminer quel accompagnement personnalisé peut être proposé. *« Nous leur indiquons que nous ne sommes pas une association, mais un lieu de soin, un service médical de l'AP-HP et un guichet unique,* précisent Sabrina et Céline. *Et on leur propose de rencontrer d'autres intervenants de la structure, une fois qu'elles ont identifié leurs besoins. Mais il faut que les patientes se saisissent de cette prise en charge. »* Les femmes ne parlent pas facilement de ce qui leur arrive et, certaines fois, n'ont pas identifié la violence. Il existe pour ce faire tout un matériel visuel, coloré et gradué, qui aide à comprendre en quoi elle peut consister et à l'évaluer. Parfois, la prise en charge doit être immédiate, pour des raisons de mise en danger ou de santé. C'est là qu'agit également Nadège Désert, l'intervenante sociale, qui évalue la nature de l'ensemble des besoins, l'orientation à donner à la prise en charge, notamment le logement, l'aide à l'enfance. *« Les femmes qui arrivent ici sont très altérées. Les violences ont des conséquences graves sur la santé : elles sont d'ordre somatique, psychique, physique, psychiatrique et génèrent des addictions, la comorbidité ou des maladies chroniques »*, insiste Amélie Glading.

> « Nous ne sommes pas une association, mais un lieu de soin, un service médical de l'AP-HP et un guichet unique. »

Des ateliers karaté et yoga

L'accompagnement est également juridique et judiciaire. Des permanences des services de police et de la Fédération nationale des Centres d'information sur les droits des femmes et des familles, une fois par semaine, permettent de simplifier les démarches. Une convention avec le barreau de Paris permet également, une matinée par mois, d'obtenir les conseils d'avocats formés. Hélène Ferrary, la psychologue, aide souvent à mettre des mots sur des traumatismes très précis : *« Cela permet souvent de remettre du sens dans la vie de ces femmes qui ont connu, du fait de ces violences, un arrêt de croyance dans le futur, d'écho au passé. »* Car au-delà de ce présent traumatique, il y a le plus souvent des enfants, des réalités pratiques et un avenir à affronter. Pour cela, outre les entretiens, la Maison des femmes propose des ateliers karaté – pour prendre confiance en soi –, sophrologie, yoga et un atelier de socio-esthétique. Nell Bucher, la toute jeune professeure de karaté, a été formée aux plans théorique et psychologique sur le sujet et a suivi la méthode de Laurence Fisher, fondatrice de l'association Fight for Dignity. *« Alors qu'on a l'impression d'être abandonnées, ici on est soutenues,* témoigne une jeune patiente. *Et le fait qu'il n'y ait que des femmes, c'est rassurant ».*

En 2024, 230 patientes, à peu près le même nombre qu'en 2023, ont été accueillies à la Maison des femmes de Bichat. ● DOMINIQUE BOUTEL



DESSINER POUR RACONTER LES VIOLENCES

Dans un style documentaire, l'auteur de BD, Nicolas Wild, nous plonge dans le quotidien de la Maison des femmes de Saint-Denis.

Première structure en France à offrir une prise en charge globale des femmes victimes de violences et d'excision, la Maison des femmes de Saint-Denis (93) a ouvert ses portes en juillet 2016. Fondée par Ghada Hatem, gynécologue-obstétricienne d'origine libanaise, le lieu est marrainé par Inna Modja, chanteuse malienne victime d'excision avant d'être réparée. À l'image de celle de Bichat, la Maison des femmes de Saint-Denis est un lieu qui prend en charge la santé physique et psychique des femmes, réunissant en un seul endroit tous les professionnels dont elles ont besoin pour se reconstruire.

Un récit incarné

Dans sa BD publiée en 2021, le scénariste et dessinateur, Nicolas Wild, s'est immergé dans ce lieu d'accueil afin de nous en dévoiler le fonctionnement. Le tout, en donnant la parole à celles qui la fréquentent et à celles (et ceux) qui la font vivre : deux secrétaires, une agente d'accueil, trois conseillères conjugales, des psychologues, une chargée de projet, un sexologue, des médecins, des gynécologues, une assistante sociale, des sages-femmes, deux policiers et des bénévoles. Pour relater son expérience, résultant d'un travail qui aura duré quatre années, Nicolas Wild se met en scène comme il l'avait fait dans ses précédents albums. Un parti pris narratif qui permet de s'immerger avec lui dans ce lieu où certains témoignages de femmes sont édifiants d'horreur. En effet, la bande dessinée traite aussi des violences atroces dont font preuve les passeurs (infanticide, viol, meurtre) et plus généralement des obligations et du chantage que peuvent subir les femmes en terre d'asile, comme la prostitution. *« Je n'imaginais pas l'étendue des violences faites aux femmes, ni leur fréquence,* avouait Nicolas Wild à France Inter en 2021. *Si on veut changer la société, il faut que tout le monde participe d'une manière ou d'une autre, notamment les hommes qui ne se sentent parfois pas concernés. »* Espérons que le message soit passé. ● WILLIAM EVEN

À la Maison des femmes de Nicolas Wild, aux éditions Delcourt, 196 pages, 24,5 €

AGENDA

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT

LUNDI 3 FÉVRIER
À 18 h 30 en mairie.

VIDE GRENIERS

SAMEDI 1ER FÉVRIER
Sur le mail Belliard-promenade Dora Bruder de 14 h à 19 h.

SAMEDI 1ER FÉVRIER

Ecoute
Les Écouteurs de rue, ces professionnels qui bénévolement prêtent leur oreille à tous pour rendre la santé mentale accessible, seront de retour au 2 rue des Poissonniers, sur le trottoir devant la friche de La Table ouverte de 14 h à 16 h.

Atelier pour les parents
Sur l'abus d'écrans par les plus jeunes avec l'École des parents et une psychologue spécialisée en éducation positive. De 15 h 30 à 17 h 30 à la bibliothèque de la Goutte d'Or, 2-4 rue de Fleury. Réservation au 01 53 09 26 10.

LES 1ER ET 5 FÉVRIER

Bobines
Des films pour les petits, à partir de 3 ans le 1er, à partir de 6 ans le 5, à 16 h à la bibliothèque Jacqueline de Romilly, 16 avenue de la porte Montmartre. Entrée libre.

LUNDI 3 FÉVRIER

Dernier jour
Pour déposer un dossier de projet pour une demande de budget participatif. Toutes les infos sur décider.paris.fr

MARDI 4 FÉVRIER

Seniors
Rendez-vous des seniors autour d'un café, comme chaque premier mardi du mois. De 14 h à 16 h à la bibliothèque Jacqueline de Romilly, 16 avenue de la porte Montmartre.

MERCREDI 5 FÉVRIER

Police
Rencontre avec Lucas Lévy-Lajeunesse autour de *La police contre la démocratie. Politiques de la Brav-M.* À 19 h à la librairie La Régulière, 43 rue Myrha.

JEUDI 6 FÉVRIER

Silence
Rencontre avec Claire Mathot autour de son premier roman *La saison du silence,* à la librairie L'Attrape Cœur, 4 place Constantin Pecqueur, à 20 h.

LES FAST-FOODS ONT LA FRITE



Maxime Renaudet

Si la cohabitation avec les établissements de restauration rapide est parfois difficile, notre arrondissement fait-il réellement face à une augmentation des fast-foods ? Si oui, qu'est-il possible de faire pour la ralentir ?

Kebab, hamburger, pizza, panini, poulet, tacos... Sur le boulevard de Clichy, difficile d'échapper à ces enseignes lumineuses qui harcèlent vos rétines plus qu'elles ne draguent vos papilles. Ouvert depuis avril 2024, le KFC est l'un des plus fréquentés, mais aussi l'un des plus décriés. En effet, les habitants de l'immeuble qui se sont battus pour que son implantation n'ait pas lieu, dénoncent désormais des nuisances sonores et olfactives liées à la cohabitation avec le roi du poulet frit. Dans le 18e, ils ne sont pas les seuls à faire la guerre aux fast-foods. C'est aussi le cas à la porte de Clignancourt, où deux enseignes américaines sont entourées par une myriade de kebabs. « *En 2022, les huiles de friture du KFC se répandaient sur le trottoir,* explique une membre du Collectif des habitants de la porte de Clignancourt. *J'avais fait des rapports sur l'application DansMaRue, avant que ce soit signalé par quelqu'un du commissariat. Ç'a été réglé mais ça n'a fondamentalement rien changé au problème des fast-foods dans le quartier.* »

Ironie de l'histoire, l'an dernier, les habitants ont vu débarquer un food-truck (camion-restaurant) place des Tirailleurs sénégalais. Inutile de dire qu'il n'a pas fait long feu face à l'offre de restauration rapide déjà existante et... aux vendeurs de cigarettes à la sauvette.

Un baroud döner

Réalisé en avril 2023 par l'Atelier parisien d'urbanisme (Apur), le recensement des commerces parisiens confirme une « *hausse de la restauration et en particulier de la restauration rapide* ». En 2000, quelque 2 106 locaux étaient occupés par cette dernière contre 4 027 en 2023. Résultat, à Paris, un tiers des restaurants recensés sont des fast-foods. Dans le 18e, cette part se situe au-delà de 40 % dans trois quartiers : porte Montmartre-porte de Clignancourt, Goutte d'Or et Charles Hermite-Évangile *(voir carte ci-contre)*.
Sur les 4 745 commerces répertoriés, l'Apur dénombre 897 restaurants, dont 241 établissements de restauration rapide. Ces derniers, qui servent en continu une nourriture pouvant être consommée sur place ou emportée, se distinguent des brasseries et des restaurants traditionnels où le service se fait à table, en général à des horaires fixes. Parmi les 241 fast-food recensés, dont une quinzaine ont fermé depuis, nous avons comptabilisé près de 40 kebabs, 25 fast-foods vendant surtout du poulet, 16 proposant des pizzas ou des plats italiens, 15 des burgers, une vingtaine des plats issus de la cuisine d'Afrique du Nord, tandis que plus d'une trentaine proposent un peu de tout (kebabs, pizzas, burgers, tacos, panini, etc.).

Enfin, certains sont en réalité plutôt des cantines, des traiteurs, des bars à tapas ou tout simplement de vrais restaurants au sens propre du terme : ce qui pose peut-être la question de la redéfinition d'un établissement de restauration rapide.

Une Mairie impuissante

Si elle a participé à empêcher l'implantation d'un McDo aux Abbesses il y a quelques années et qu'elle a encore rencontré récemment les locataires du 16 boulevard de Clichy à propos des nuisances du KFC, la Mairie du 18e a un pouvoir d'action restreint sur l'augmentation du nombre des fast-foods. « *Avec le sacro-saint droit à la propriété privée qui est un principe constitutionnel, les Mairies n'ont pas leur mot à dire sur des implantations commerciales dans des locaux privés,* explique Jean-Philippe Daviaud, délégué auprès du maire chargé du commerce, de l'artisanat et de l'Europe. *Quand il y a des travaux importants, on peut jouer sur les permis de construire et faire du zèle pour essayer de les dissuader au maximum, mais c'est un peu à la marge.* »

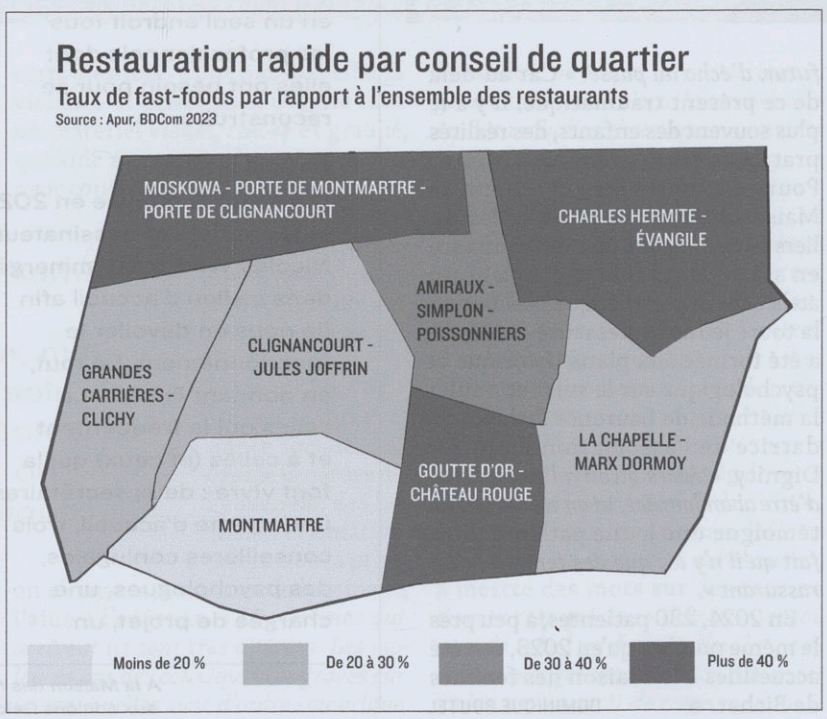
Difficile aussi d'envisager une modification des horaires de fermeture de ces établissements, lesquels étant réglementés par la préfecture de police de Paris. Reste alors la possibilité d'exclure du règlement de copropriété l'activité de restauration. Mais là encore, même si cette solution est en théorie très efficace, dans la pratique cela est compliqué.

> Sur 897 restaurants recensés par l'Apur, 241 sont considérés comme des fast-foods.

Bien manger dans nos quartiers

Toutefois, la Mairie a du pouvoir sur les locaux dont elle est propriétaire. En 2017, a été créée la structure GIE Paris Commerces, censée être une porte d'entrée unique pour l'attribution des locaux commerciaux des trois grands bailleurs sociaux de la ville de Paris. « *Dans le 18e, on en a un certain nombre car on a des zones où il y a pas mal d'habitats sociaux et donc beaucoup de pieds d'immeubles, indique l'élu chargé du commerce. C'est un outil intéressant car toutes les attributions de ces locaux sont faites avec notre aval.* » Cet outil pourrait être utile pour les nouveaux quartiers du 18e comme Chapelle Charbon, Chapelle International, Hébert, sans oublier Charles Hermite, en pleine transformation. « *Tout le monde a bien compris que l'activité commerciale était au centre de l'animation et de la vie de quartier et qu'il y a une attente forte de la part des habitants. Dans ces quartiers, on discute déjà avec les constructeurs.* »

Enfin, une dernière solution existe : continuer à soutenir les nouveaux projets de « bien manger » qui fleurissent depuis des années un peu partout sur notre territoire. On pense notamment au nouveau restaurant solidaire d'Activ'18 *(voir notre numéro 333)* ou au futur CiNey de la Sierra Prod qui hébergera des cuisines partagées. ● MAXIME RENAUDET



LA RENTABILITÉ AU PÉRIL DE LA SANTÉ

Alors qu'à Paris, seuls 20 % des médecins spécialistes consultent sans dépassement d'honoraires, deux centres de santé de proximité accessibles à tous sont conduits à la fermeture pour des motifs de rentabilité.

Les riverains de la rue Pajol ont été stupéfaits d'apprendre à la fin de l'été, que le centre de santé Marie-Thérèse devait prochainement cesser d'accueillir des patients, puis de constater sa fermeture effective au 31 octobre dernier. En effet, cette association sans but lucratif avait ouvert cet établissement médical et dentaire en 2016, il y a seulement huit ans, à l'angle de la rue Romy Schneider.

Dans un communiqué de presse, l'association explique qu'elle a dû faire face à des *« défis insurmontables »* notamment des *« difficultés à fidéliser les équipes »*, le turn-over élevé du personnel affectant *« la stabilité et la continuité des soins »*. Elle évoque également des difficultés à recruter des praticiens par *« manque d'attractivité »* ainsi qu'un refus d'agrément des contrats médicaux par le Conseil de l'ordre. D'où des problèmes financiers, *« malgré une demande croissante de patients, à laquelle nous ne pouvons plus répondre en secteur 1. »*

L'association affirme avoir tenté plusieurs démarches, en particulier auprès de la direction générale de l'offre de soins (DGOS) du ministère de la Santé, des Mairies du 18e et de Paris. Apparemment, sans résultat. Ainsi, *« dans le souci d'assurer une continuité des soins »* la plupart des activités ont été transférées au centre de santé de l'association dans le 20e, des propositions de reclassement devant être faites aux membres de l'équipe pour y exercer.

Objectifs de rentabilité

Dans le proche 19e, rue de Tanger, une autre structure médicale est en danger de fermeture. La Caisse régionale d'assurance maladie d'Île-de-France (Cramif) gestionnaire de ce centre, a annoncé fin novembre aux personnels, une *« réorganisation »* entraînant la fermeture de neuf spécialités : radiologie, kinésithérapie, dermatologie, gastro-entérologie, rhumatologie, néphrologie, ophtalmologie, endocrinologie, chirurgie viscérale et orthopédique. Conséquence, la suppression de 25 postes et un grand pas vers la fermeture de cet établissement qui accueille chaque année 30 000 patients qui bénéficient de tarifs en secteur 1 et du tiers-payant.

Selon la Cramif, ce plan a *« pour objectif d'accélérer le redressement financier de la structure, la situation étant devenue incompatible avec notre capacité de financement dans la durée. »* Des raisons purement budgétaires, alors qu'elle reconnaît par ailleurs qu'il s'agit d'une *« structure socialement mixte qui entre dans sa vocation d'accès aux soins pour tous »* puisque 30 % des patients sont en situation précaire.

En réponse à la lettre que lui ont adressée Danièle Obono, députée des 18e et 19e et quatre de ses collègues LFI-NFP, le directeur de la Caisse nationale d'assurance maladie évoque les *« difficultés financières »*, les *« déficits structurels majeurs »*, après avoir rappelé que *« l'accès aux soins est une priorité de l'assurance maladie »* et son *« souci de garantir un accès équitable et de qualité aux soins pour tous »*...

La mobilisation s'organise : une pétition en ligne a été lancée à l'initiative de patients, professionnels et habitants du quartier, un rassemblement devant la Cramif et une réunion publique à la mairie du 19e étaient prévus fin janvier. ●

ANNIE KATZ

Réparer l'hôpital public



DR

Plus d'une centaine de personnes devant l'hôpital Bichat, samedi 18 janvier, à l'appel du NFP, de la CGT et du Comité de défense des hôpitaux Bichat-Beaujon. Toujours la même revendication, depuis plusieurs années : le maintien de ces deux établissements qui devraient être remplacés, d'ici 2030, par le Campus hospitalo-universitaire Saint-Ouen Grand Paris Nord *(voir notre numéro 324 de mars 2024)* (I).

Pour l'UD-CGT Paris : *« Partons des besoins de santé de la population. Il faut donner plus de moyens, tant aux politiques de prévention* (santé publique, santé au travail) *qu'aux politiques de soin. Du médecin généraliste à l'hôpital public en passant par les spécialistes et les centres de santé, il faut une égalité de traitement des patients. Les dépassements d'honoraires posent problème. Le tiers payant devrait être généralisé. Exigeons le maintien de tous les centres de santé, notamment celui de Stalingrad. De plus, nous revendiquons la création d'un centre de santé municipal par arrondissement. »*

Les nombreux élus et personnalités participant au rassemblement ont réaffirmé leur volonté de maintenir des hôpitaux de proximité, de garantir l'accès à la santé pour toutes et tous et l'amélioration des conditions de travail des professionnels. ●

A.K.

(I) Le projet de cet hôpital a été définitivement validé par la Cour administrative d'appel (CAA) de Paris. Dans sa décision du 29 juillet 2024, elle constate qu'après la nouvelle enquête close en mars 2024, l'utilité publique du campus doit être reconnue. Après autorisation environnementale en cours, les demandes de permis de construire seront déposées au cours de cette année.

Nouveaux espaces
Réunion publique sur les aménagements de la porte de La Chapelle à 18 h 30, à l'Arena.

Philo
Rendez-vous consacré à la critique de l'innovation, de 18 h à 20 h 30, salle Poulbot à la mairie.

VENDREDI 7 FÉVRIER

Parents
Comité de suivi de l'Université populaire de parents de la Goutte d'Or pour faire découvrir ses objectifs : valoriser le savoir-faire des parents et créer des échanges entre les institutions concernées par la parentalité. À 9 h 30 à la salle Saint-Bruno, 9 rue Saint-Bruno. S'inscrire par mail à upp.gouttedorparis18@gmail.com

SAMEDI 8 FÉVRIER

Jeux vidéo
Après-midi découverte et échanges autour de nouveaux jeux vidéo pour les 14-18 ans à 14 h à la bibliothèque Jacqueline de Romilly, 16 avenue de la porte Montmartre. Sur inscription.

Barbès blues
Rencontre entre Hajer Ben Boubaker et Léopold Lambert autour des ouvrages *Barbès blues* et *États d'urgence, une histoire spatiale du continuum colonial.* À 17 h à la librairie La Régulière, 43 rue Myrha. D'autres événements sur le site de la librairie.

Saxo
Du jazz à l'afrobeat en passant par le funk, musique, quizz et blindtest. À 16 h à la bibliothèque Robert Sabatier, 29 rue Hermel. Entrée libre. De très nombreuses autres activités à découvrir sur bibliotheques.paris.fr

MERCREDI 12 FÉVRIER

Révolutions
Séance consacrée à la révolution sur les murs, à 18 h 30, salle des mariages de la mairie.

JEUDI 13 FÉVRIER

Paternité
Réunion pour les futurs papas, de 17 h à 19 h, salle Poulbot à la mairie.

Contes
La conteuse Nathalie Krajcik présentera Te Dire ou le chemin d'une factrice messagère en lettres d'amour. À 19 h 30 aux Initiés, 84 rue Championnet. PAF : 10 €.

COMPARUTION IMMÉDIATE

“Si je vais en prison je me tue”

La 23e chambre du tribunal correctionnel fusionne l'audience de deux affaires de vol mettant en cause les mêmes protagonistes.

Une trottinette électrique volée devant une pharmacie de la rue de Clichy amène un couple dans le box de la 23e chambre. Tous deux ont 27 ans. Il est Algérien, elle est Française. *« Je pensais que la trott' était abandonnée »*, se justifie Hamid*. *« Quand je l'ai allumée, il y a eu un bip et personne n'est venu. » « Depuis quand doit-on se manifester pour ne pas se faire voler »*, s'indigne la procureure. La vidéosurveillance – et le témoignage des policiers observant leur manège – montre le couple entrer dans l'officine, l'homme ressortir pendant que Sonia*, derrière la vitrine, scrute la rue. *« Que faisiez-vous dans la pharmacie »*, interroge la présidente du tribunal. *« J'allais acheter un test de grossesse car je pensais être enceinte. »* Aucun achat pourtant. Et Sonia est sortie retrouver son compagnon quelques centaines de mètres plus haut, place de Clichy, après le larcin. Un vol en réunion pour la police. Et peut-être pas le premier. Le couple a été interpellé quelques semaines plus tôt pour un vol de téléphone. *« J'ai juste ramassé un smartphone à terre »* se défend Hamid. Depuis, ils sont sous contrôle judiciaire dans l'attente d'une audience programmée ultérieurement.

Le casier judiciaire d'Hamid est vierge. Sonia, elle, a été condamnée trois fois en 2024. Une peine de 24 mois aménagée en semi-liberté est sur le point d'être mise à exécution. *« Comment-est-il possible que votre situation se dégrade à ce point en un an, madame ? »* interpelle la présidente. Sonia reste silencieuse. L'examen de sa situation sociale suggère quelques pistes. La jeune femme n'a jamais travaillé. Mère d'un enfant de huit ans – né handicapé d'un mariage malheureux –, elle est dépressive. Ce fils lui a été retiré pour carence éducative. Ainsi que l'allocation qu'elle percevait pour l'élever. Elle est désormais hébergée par sa mère. La lecture du rapport social puis les réquisitions de la procureure tirent des larmes aux deux prévenus. Le Parquet requiert douze mois de prison pour chacun. Il sollicite une interdiction de contact entre les deux amants. L'avocat du duo rappelle que dans les deux affaires, Sonia n'est pas celle qui commet les vols. Il la dit prête à restituer un appareil volé retrouvé dans sa poche. Et souligne sa fragilité psychique. *« Si je vais en prison je me tue »* lui a-t-elle confié. Le tribunal condamne les deux prévenus à dix mois d'incarcération. Pour Hamid, avec sursis. Pour Sonia un mandat de dépôt l'envoie directement en prison. Les larmes jaillissent à nouveau. ●

SANDRA MIGNOT

* Le prénom a été modifié.

LA BAC DU 18

CONDAMNATION RÉVISÉE POUR L'UNE DES VICTIMES DE BYLKA

Un homme condamné pour trafic de stupéfiants, escroquerie, obtention de faux papiers, vient de voir sa condamnation partiellement annulée. Il avait été victime des abus de la BAC du 18e en 2017.

Dernier rebondissement dans l'affaire Bylka. D'après nos confrères de *Reflets.info*, la Cour de révision et de réexamen a reconnu en novembre dernier que les policiers Karim Mamèche et Aaron Aberkane avaient bien falsifié une procédure d'interpellation. En l'occurrence en introduisant de la cocaïne dans un véhicule lors de la fouille de celui-ci.

Rappelons le contexte : en février 2021, Karim Mamèche (dit Bylka) et cinq de ses collègues de la BAC du 18e étaient jugés pour des faits de corruption, de trafic de stupéfiants, de violences et de falsifications de procédures *(lire notre n° 292)*. Le premier était condamné pour ces faits à huit ans de prison ferme et à l'interdiction d'exercer sa profession. Il faisait immédiatement appel et voyait sa peine réduite à deux ans fermes, notamment pour défaut de preuves. Parmi les victimes de ces manipulations, Aymen Ibrahim, un Egyptien de 44 ans, ne s'est pas laissé faire. En 2017, il avait été interpelé sur l'instigation d'un indic de Bylka, un escroc dont il était lui-même victime. Les policiers avaient alors indiqué dans leurs procès-verbaux la présence de quelque 35 grammes de cocaïne dans son véhicule. Malgré ses réfutations, l'homme avait été condamné à dix mois de prison – notamment pour transport et possession de stupéfiants mais aussi pour d'autres préventions –, puis a été expulsé du territoire français avec trois ans d'interdiction de retour.

Après la condamnation des hommes de la BAC, il avait néanmoins entamé une procédure auprès de la Cour de révision et de réexamen, fort des témoignages apportés lors de leurs procès. Les magistrats de cette Cour ont considéré que la détention de stupéfiants n'était pas prouvée. Ils ont annulé la partie du jugement liée. Une autre audience a eu lieu le 24 janvier dans l'espoir d'une relaxe. La décision sera annoncée le 14 février. ●

SANDRA MIGNOT

RADIO BARBÈS REPREND L'ANTENNE



Damien Faure et David D'Ingeo sur les ondes de Radio Barbès.

Radio Barbès

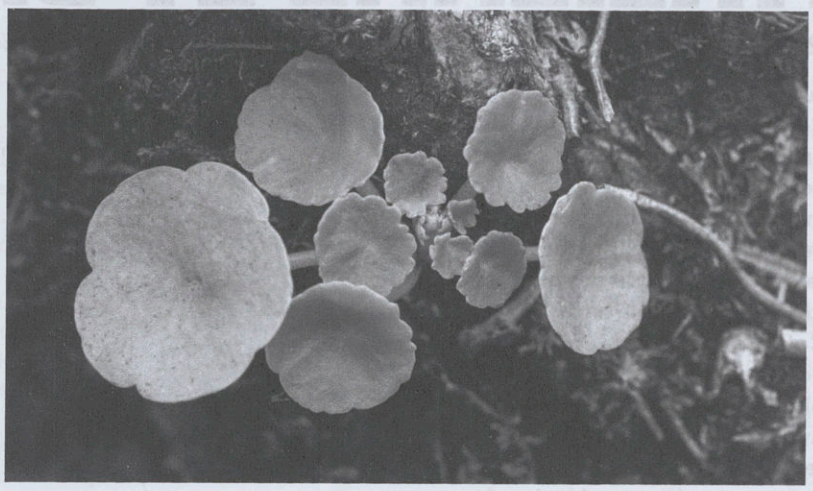
Créée au milieu des années 2010 à la suite de la rencontre entre Néo Marc Ogeret, directeur de la webradio Zolki, et Jaurès, à la tête du disquaire Soul ableta rue Marcadet, Radio Barbès se réveille en ce début d'année 2025. Mise en suspens une première fois entre 2017 et le début du Covid, cette webradio a pour but de donner la parole aux habitants de la Goutte d'Or et par extension à ceux de tout Paris-Nord.

En recevant en janvier Damien Faure, réalisateur de *Pyramiden*, et David D'Ingeo, habitant de la Goutte d'Or et unique comédien de ce film sorti en salle le 1er janvier dernier, l'équipe de Radio Barbès nous a offert un avant-goût de ce qu'elle proposera dans ses nouveaux programmes. La restructuration de ces derniers est encore en cours. La webradio sera définitivement de retour en ligne lors de ce mois de février. Restez connectés ! ●

WILLIAM EVEN

NOMBRIL DE VÉNUS, PLAISIR DU PALAIS ET DES YEUX

Cette jolie plante aux multiples noms ajoute du croquant aux salades, soulage les brûlures et soigne les plaies. À chercher dans les anfractuosités des murs ou le long de la Petite Ceinture.



DR

Nombril de Vénus, quel joli nom ! Et ses noms vernaculaires ne sont pas mal non plus : oreille-d'abbé, carinet, cotylédon, coucoumelle, cymbalion, gobelet... Son nom breton est krampouezh-mouezig, c'est-à-dire crêpe musicale ! Peut-être une allusion au bruit que font les feuilles lorsqu'on les frotte au fond d'une poêle chaude pour éviter que les aliments ne s'y accrochent.

Son nom latin, *Umbilicus rupestris*, nous indique que cette plante, dite rupicole car elle apprécie les rochers, investit les murs, pas trop calcaires si possible. Elle peut aussi à l'occasion s'installer dans des cavités sur les arbres. Elle partage éventuellement son habitat avec d'autres plantes de la même famille, celle des crassulacées, comme les orpins et les joubarbes. Ses feuilles, rondes et peltées sont fixées à leur tige par le centre, lequel est un peu creux, cette dépression justifiant son nom populaire.

La plante prospère plutôt à l'ombre dans des lieux restant un peu frais durant l'été. Elle est surtout présente dans l'ouest et le sud-est de la France. À Paris, elle est particulièrement abondante sur les parois qui bordent la coulée verte René Dumont, près du métro Bel Air, dans le 12e. Elle forme des petites touffes d'un vert luisant très agréable à voir, lequel peut virer au rouge si la plante est exposée au soleil et émet en été des tiges florales portant de nombreuses fleurs en forme de clochettes jaune verdâtre. La pollinisation est favorisée par les insectes et la dissémination des graines est assurée par des bestioles.

Des murs à l'assiette

Les feuilles jeunes et fraîches sont comestibles crues avec une texture craquante et un goût qui rappelle celui d'un concombre un peu gélatineux. On peut les incorporer dans des salades, en compagnie de fleurs de bourrache, de capucine ou de Tulbaghia pour créer un mélange original et surprenant ou les conserver dans du vinaigre à la manière des cornichons. On peut également les utiliser en médecine domestique pour aider à la cicatrisation des plaies, pour calmer des brûlures ou aider à la maturation des furoncles et panaris. Les inflorescences sont éventuellement comestibles, mais amères et peu agréables à consommer.

Dans les jardins, on peut parfois confondre l'*Umbilicus* avec la *Claytonia* perfoliata, petite plante comestible introduite d'Amérique qui apparaît ça et là spontanément, comme au Bois Dormoy dans le quartier de La Chapelle. Une autre jolie plante à fleurs bleues peut être introduite au jardin d'ornement et est également surnommée nombril de Vénus : c'est l'*omphalode* de Cappadoce, *ompholos* signifiant nombril en grec, de la famille, elle, des *Boraginaceae*.

Il y a donc au jardin un nombril à admirer et un autre à dévorer, faites votre choix ! ●

JACKY LIBAUD

Exercice de style

CHARLOTTE GRIMONT

Cette rubrique est librement inspirée de la *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* de Georges Perec. Au lieu de la place Saint-Sulpice, différents endroits du 18e, pour saisir les gens, la vie quotidienne, les petits détails et le temps qui passe.

UN SAMEDI SOIR DE JANVIER

LES SAMEDIS SOIR D'HIVER ressemblent à des nuits de début de semaine : calmes et interminables, comme les périodes de grisaille à Paris. Les rues, presque vides, appartiennent à ceux qui savent où ils vont ou à ceux qui ont trop bu. Les uns ont une raison de marcher vite, les autres ne ressentent plus le froid. À 20 h, trouver un endroit où boire un chocolat chaud relève du défi. Les bars ont nettoyé les machines et les brasseries servent le dîner. Rue des Abbesses, un groupe d'amis s'installe au Nazir pour se réchauffer. En face, un couple sort de chez le glacier un cornet deux boules à la main. Ils peuvent la savourer, la glace ne risque pas de fondre. Devant le Sacré-Cœur, les sapins, grands ou immenses, encore décorés de boules blanches pour certains ou totalement dévêtus pour d'autres, s'entassent. Cerclés d'une rubalise rouge plus symbolique qu'utile, ils attendent d'être ramassés. Les fêtes sont finies.

SAMEDI 15 FÉVRIER

Papier
Atelier de customisation de pots en carton selon la technique du papier déchiré. À partir de 14 ans, à 10 h 30 à la bibliothèque Jacqueline de Romilly, 16 avenue de la porte Montmartre. Gratuit sur réservation.

JEUDI 20 FÉVRIER

Féminicides
Rencontre avec Margot Giacinti, animée par la journaliste Laurène Daycard autour de Le commun des mortelles. Faire face aux féminicides. À 19 h à la librairie La Régulière, 43 rue Myrha.

JUSQU'AU 21 FÉVRIER

Vacances actives
Pendant les vacances d'hiver, la Ville propose des stages sportifs et culturels d'une semaine pour les 7-17 ans. Trois formules : le matin, l'après midi ou la journée. Programme et modalités d'inscriptions sur Paris sport vacances : psv.apps.paris.fr

SAMEDI 22 FÉVRIER

Aquarelle
Atelier d'initiation pour débutants de 15 h à 17 h à la bibliothèque Robert Sabatier, 29 rue Hermel. Inscription 01 53 41 35 60 ou bibliothèque.robert-sabatier@paris.fr

LUNDI 24 FÉVRIER

Forum santé
Ateliers de prévention de 9 h 30 à 12 h 0 pour les seniors, de 14 h à 17 h tout public. À la Maison bleue, 24, avenue de la porte Montmartre et, au 28 de la même avenue, au centre Paris Anim René Binet.

JUSQU'AU 28 FÉVRIER

Lumières du Congo
L'exposition rassemble les photographies d'Alexia Traoré dont l'ouvrage *Dis à ton silence que je l'aime aussi* paraît simultanément. À la Maison de la conversation, 10 - 12 rue Maurice Grimaud. Vernissage le 1er février à 19 h avec lectures, musiques et danses. Inscription via eventbrit.fr

SAMEDI 1ER MARS

Café des parents
Sur les rivalités dans la fratrie : mise en commun des expériences et conseils d'une guide parentale. De 10 h à 12 h à la bibliothèque Robert Sabatier, 29 rue Hermel. Inscription 01 53 41 35 60 ou bibliothèque.robert-sabatier@paris.fr

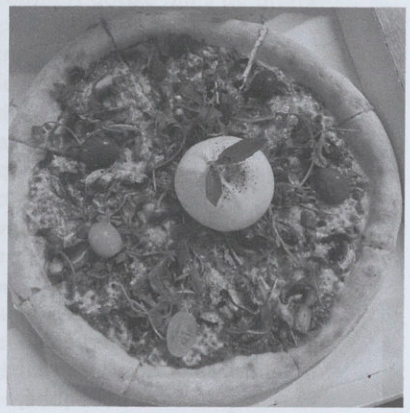


À L'ITALIENNE ET BASTA !

Ouvert début 2025, le restaurant Giulia propose une cuisine italienne avec un léger accent napolitain.

Pas évident de se faire une place dans le quartier Lamarck-Caulaincourt quand on ouvre un restaurant italien, tant ils sont déjà nombreux. Mais le Giulia – qui peut s'appuyer sur la notoriété du Mezza Luna, auquel il a succédé en ce début d'année – a fait le nécessaire pour se démarquer même s'il propose une carte assez classique. Celle-ci a néanmoins des accents napolitains puisque le cuisinier, installé à Paris depuis quatre ans, vient de la capitale de la Campanie. Ce n'est pas lui qui nous sert un kir italien à la cerise (offert par la maison) mais un serveur aux petits soins avec les clients qui occupent la petite salle et sa vingtaine de couverts. Au menu, quinze pizzas – dont sept végétariennes – à manger sur place ou à emporter. Confectionnées avec des produits de qualité, on retrouve deux classiques de Naples, la marinara et la margherita, sans oublier nos deux préférées : la diavola avec de la spianata (du saucisson piquant de Calabre) et la pistacchio avec de la mortadelle, de la crème de pistache et de la stracciatella. Avant ça, pour faire comme les Napolitains, prenez des antipasti et/ou un plat de pâtes. Au choix : un assortiment de légumes marinés, un carpaccio de bresaola, une salade de poulpe ou une salade caprese. Pour la pasta, essayez les linguine aux crevettes ou au poulpe, les gnocchi alla sorrentina ou les penne à l'arrabbiata. En plus de tout ça, le restaurant propose à chaque déjeuner deux plats du jour. Ce midi-là : escalope milanaise ou penne mare et monti (crevettes et courgettes).





Giulia x2

Pour les desserts, on vous recommande l'incontournable tiramisu – réalisé avec de la génoise plutôt que des biscuits à la cuillère – ou moins italien, le carrot cake de Berchoux, le restaurant voisin. Deux sacrilèges qui en valent la peine et qui nous donnent envie de revenir dans quelques semaines, quand le Giulia aura définitivement pris son rythme de croisière. ● WILLIAM EVEN

Giulia, 18 rue de la Fontaine-du-But (M° Lamarck-Caulaincourt), ouvert du lundi au dimanche (12 h - 14 h 30, 19 h - 23 h). Pizzas (12 - 18 €), pâtes et antipasti (10 - 14 €), desserts (6 - 7 €). Formule midi : plat du jour + dessert (14 €).





LES PRÉCIEUX ÉCLATS DE MILA TOLEDO

Au cœur de la populaire Goutte d'Or, on peut croiser le bijoutier des miss et des princesses. Otto Hersen, directeur artistique, y a installé un atelier de la marque Mila Toledo.

Une couronne sertie de pierres précieuses conçue au cœur de la Goutte d'Or ? Ce n'est pas un rêve. La marque de joaillerie fantaisie Mila Toledo est discrètement installée dans un appartement du quartier depuis deux ans. Et elle vient d'obtenir le label « Fabriqué à Paris ». L'entreprise a été créée au Venezuela par Milagros Toledo Villegas, qui fut reine de beauté de Caracas en 1980. Première activité : la création de parures pour les concours de miss de divers pays du monde.

La crise politique et sociale qui secoue le Venezuela depuis 2017 a forcé la famille à s'exiler. Alors que Milagros s'est envolée pour la Floride, Otto Hersen, son fils, directeur artistique de la marque, a choisi de s'installer à Paris il y a huit ans.

Sa grand-mère – la famille a des racines européennes – possédait un appartement dans le 18e dont il a fait son atelier. « *Je travaille depuis toujours pour l'entreprise familiale,* résume-t-il avec son lumineux accent sud-américain. *J'ai l'habitude de me déplacer un peu partout car nous avons des clients et des ateliers partout dans le monde. Mais nous avons fait le constat que nous vendions beaucoup dans l'Hexagone, alors nous avons décidé d'avoir également un atelier à Paris.* » Ne cherchez pas de magasin. La collection est vendue en ligne ou dans des boutiques de détail.

> « La beauté, je ne crois pas que ce soit seulement ce qu'on voit défiler lors des concours et des défilés de mode. Il y a de belles personnes partout dans les rues. »

Parures de princesse

Mila Toledo conçoit également des collections pour des enseignes grand public. « *Nous préparons bientôt une collection pour la chaîne de magasins Morrissons au Royaume Uni.* » Du prêt-à porter bijoutier en somme. Mais Otto dessine aussi des bijoux sur mesure, de vraies parures de princesse. C'est pour ses clientes prestigieuses ou fortunées qu'il voyage aussi souvent.

Lourds pendants d'oreille ou délicats diadèmes, rivières de pierres précieuses ou imposant sautoir de corail et de turquoise, tout est possible. Certains clients confient même leur propres gemmes pour que l'atelier les adapte en fonction, certes de la commande, mais surtout de la personne. « *Pour dessiner un bijou, je dessine et mesure toujours la femme en entier, afin de voir ce qui lui ira le mieux,* synthétise Otto. *Certains clients viennent avec des photos de magazine. Mais c'est impossible pour moi de travailler comme ça.* » Toutes les formes de bijoux ne vont pas à tous les visages, les pierres ne ressortent pas de la même façon sur toutes les peaux, tous les cheveux, etc. « *C'est comme si on demandait à un chirurgien esthétique de nous faire le nez de tel ou tel mannequin vu dans la presse, ça ne peut pas fonctionner, non ?* »

Caprices de stars

S'il n'a pas l'autorisation de les nommer toutes, Otto Hersen a parmi ses clients des personnes de renom, comme la princesse Yasmin Murat, la chanteuse Jennifer Lopez ou la reine d'Espagne Letizia Ortiz. Au rang des anecdotes il ne se prive pas de raconter en revanche comment le comité miss Venezuela a fait travailler autrefois son atelier toute une nuit pour créer des parures collier/bracelet pour chacune des candidates du concours et au final n'en acquérir qu'un seul exemplaire pour un shooting photo. Le monde du luxe a ses caprices...

La pièce sur laquelle il préfère travailler ? « *Les colliers, car c'est très versatile, cela va à tout le monde et ça rend les femmes plus sures d'elles* », assure Otto Hersen. Car même si ce dernier évolue dans les sphères du luxe, de la haute couture et de l'aristocratie, il conserve un idéal esthétique très simple : « *La beauté, je ne crois pas que ce soit seulement ce qu'on voit défiler lors des concours et des défilés de mode. Il y a de belles personnes partout dans les rues.* » ●

SANDRA MIGNOT

www.milatoledo.fr

DU MALI À TATI, DES PHOTOS EN SÉRIE

Réouvert depuis fin janvier, l'ancien bâtiment de TATI Barbès propose une rétrospective de clichés réalisés par Seydou Keita et Malick Sidibé, deux photographes maliens qui ont marqué leur époque.

Fondée par Youssouf Fofana - le créateur de la marque Maison Château Rouge – l'Union de la jeunesse internationale propose une exposition inédite dans le bâtiment qu'occupaient les magasins TATI de Barbès. Réhabilité depuis 2022 par le styliste, et de nouveau ouvert depuis le 23 janvier, le lieu s'appelle désormais le Grand Magasin éphémère *(voir page 3)*. Pour l'occasion, en collaboration avec la galerie Magnin-A située dans le 11e arrondissement, ce hub multiculturel expose des photos de Seydou Keita et Malick Sidibé.



Seydou Keita

À l'intérieur, les clichés sélectionnés prennent la forme d'une rétrospective. Et pour cause, on y retrouve notamment quelques-unes de leurs œuvres les plus iconiques, dont des clichés produits pour le livre *TATI 50x50*. Cet album-souvenir fut commandé par l'ancien patron de l'enseigne, Fabien Ouaki, afin de célébrer le cinquantième anniversaire de TATI en 1998. Vingt-sept ans plus tard, alors que les deux photographes sont décédés, cette exposition leur rend hommage avec brio.

Les nuits de Bamako

En capturant la ferveur d'une société malienne désireuse, au lendemain de son indépendance, d'affirmer son identité tout en s'ouvrant sur le monde, Seydou Keita et Malick Sidibé comptent parmi les artistes contemporains africains les plus talentueux de leur génération.

Découvert en Occident dans les années 1990, Seydou Keita travaillait principalement à la lumière naturelle et ne réalisait bien souvent qu'une prise par séance. Ce qui ne l'empêchait pas d'ajouter, en guise de fond, des tissus à motifs évoquant le graphisme des vêtements portés par les modèles dont il tirait le portrait. De son côté, Malick Sidibé était considéré comme le photographe emblématique des nuits de Bamako dans les années 1960-1970. Après avoir exposé dans des galeries reconnues, comme la Fondation Cartier à Paris, il est devenu le premier photographe africain à recevoir le prix Hasselblad en 2003, puis le Lion d'or de la Biennale d'art de Venise en 2007.

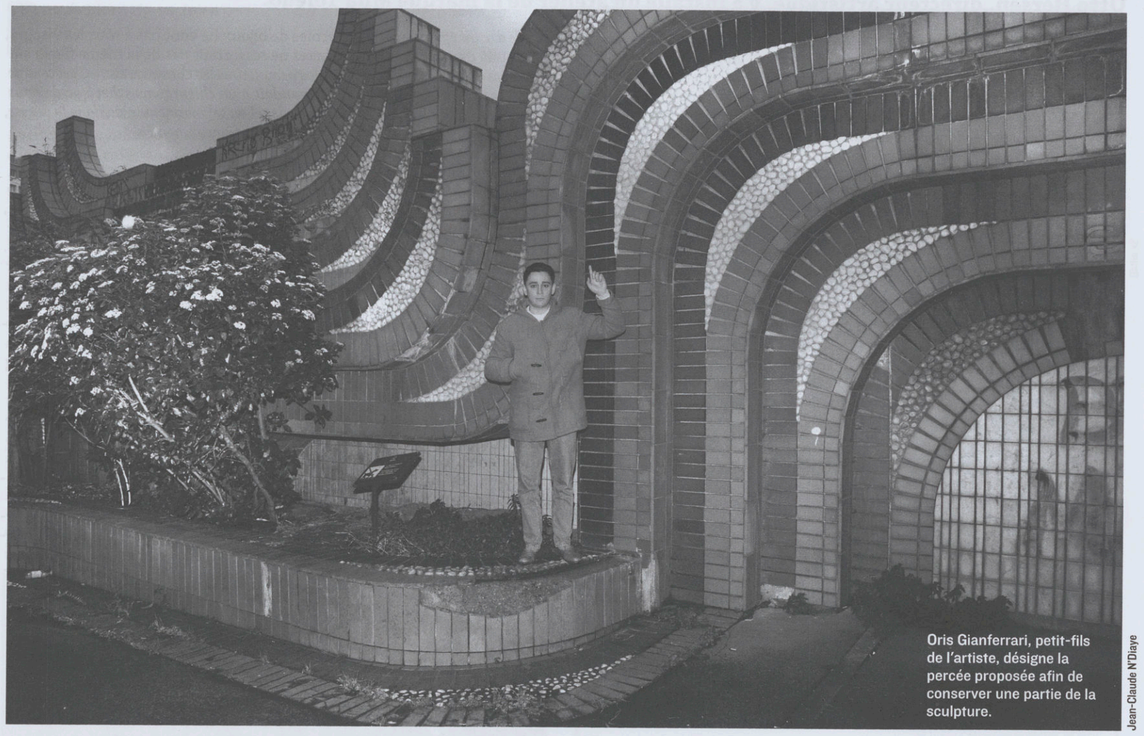
À noter que cette exposition inédite est accompagnée par des photos et vidéos d'archives immortalisées par André Magnin, commissaire d'exposition indépendant. ●

WILLIAM EVEN

Jusqu'au 22 février 2025 au Grand magasin éphémère, 2 boulevard Marguerite de Rochechouart (M° Barbès-Rochechouart). Du mercredi au dimanche, de 11 h à 19 h. Entrée libre.

ATTENTION, MOSAÏQUE EN VOIE DE DISPARITION

L'oeuvre du mosaïste et sculpteur Charles Gianferrari est menacée par des futurs immeubles de la ZAC Chapelle Charbon. Alors que le petit-fils de l'artiste et un groupement de locataires ont proposé des solutions alternatives, les discussions avec l'aménageur et la Ville sont au point mort.



Oris Gianferrari, petit-fils de l'artiste, désigne la percée proposée afin de conserver une partie de la sculpture.

Jean-Claude N'Diaye

En partie camouflée par des arbustes qui ont pris leurs aises, la mosaïque de Charles Gianferrari est toujours là. Elle a été installée en 1987 sur le sol de la rue Jean Cottin et sur une sculpture en béton intégrant terre cuite et émaux. En haut de cette dernière, qui forme un mur transformant la rue en impasse, trônent des pierres semi-précieuses quasi intactes. On ne peut pas en dire autant du calepinage composé de briques multicolores sous nos pieds. *« Vous voyez la tranchée-là, c'est un des derniers arguments pour justifier la destruction de ces œuvres : l'évacuation des sanitaires des futurs immeubles. Ils ont déjà tout saccagé »*, dénonce Arlette*, tout en désignant au sol une longue bande de briques arrachées.

Avec d'autres habitants du quartier, elle a créé le groupement de locataires Résilience 18 qui a été rejoint en octobre dernier par les ayants droit de l'artiste. Oris Gianferrari, le petit-fils, se démène à leurs côtés pour préserver la mémoire et les œuvres de son grand-père. En vain ?



Au-dessus de la future canalisation, une portion du calepinage au sol a déjà été arrachée.

DR

D'Auroville à l'Évangile

Décédé en 2010, Charles Gianferrari a réalisé plusieurs œuvres remarquables, comme la mosaïque en marbre du patio de la mairie de Grenoble ou l'immense urne qui trône dans l'amphithéâtre d'Auroville, cette ville expérimentale indienne. À Paris, il a co-créé en 1962 L'Œuf, un centre d'études composé d'architectes décorateurs qui fut installé un temps aux Grandes-Carrières. C'est en 1987 qu'il réalisera sa mosaïque multicolore pour la ZAC Évangile, en collaboration avec Alain Gillot, architecte de l'ensemble immobilier Cottin-Queneau. Aujourd'hui, celle-ci est menacée d'être détruite pour ouvrir la rue Cottin sur le parc Chapelle Charbon et pour faciliter le raccordement des réseaux d'assainissement des futurs immeubles, rendu impossible par le fait que la sculpture est enfoncée trois mètres sous terre.

Alors que le projet date de 2016, ce n'est qu'en octobre dernier qu'Oris est contacté pour la première fois. Au téléphone : Myriam Bercovici, cheffe de projets urbains à la direction de l'urbanisme de la Ville de Paris. *« Elle m'a dit que les œuvres allaient être détruites et que même si je m'y opposais, ça allait coûter de l'argent et ça ne changerait rien*, explique le jeune homme de 29 ans. *Ils m'ont ensuite proposé de recycler les œuvres de mon grand-père dans une démarche écoresponsable et de mettre une plaque commémorative. »*

Heurtés par cette proposition et par ce qu'ils considèrent comme du mépris, Oris Gianferrari et Résilience 18 ont uni leurs forces pour trouver des solutions alternatives, quitte à sacrifier une partie de l'œuvre. La première : conserver la partie centrale du mur et créer deux ouvertures de chaque côté. La seconde : installer la canalisation rue de la Croix-Moreau, à une dizaine de mètres de la rue Cottin.

Une destruction déjà entamée

Les solutions proposées ne semblent pas avoir convaincu l'aménageur du projet, Paris & Métrople Aménagement (P&MA), la Mairie du 18e et la direction de l'urbanisme. Dans une lettre, cette dernière rappellait à juste titre que, dans ses avis datant de 1986, la direction de l'aménagement urbain prévoyait que l'impasse Cottin soit transformée ultérieurement en rue.

Mais quid des solutions proposées ? *« Celle qui consisterait à dévier la canalisation des réseaux d'assainissement coûterait 1 million d'euros*, rétorque Mario Gonzalez, adjoint au maire du 18e chargé de l'urbanisme et du logement. *Quand vous avez un budget contraint comme le nôtre, autant vous dire qu'une telle somme compromet l'ensemble. »* Pour les ouvertures sur le côté, l'élu évoque un non-sens vis-a-vis des commerces et de l'école qui seront situés de l'autre côté, mais aussi des questions de sécurité liées à un problème de visibilité : *« On a consulté les services de la police municipale et nationale qui nous ont dit que laisser un mur, y compris avec deux passages piétons, ce n'est pas optimal ».*

Convaincus, eux, de la faisabilité de leurs propositions, Résilience 18 et Oris Gianferrari réclament toujours des études chiffrées. Mais aussi des justificatifs relatifs à la destruction des œuvres précédentes. Car, en effet, une partie de l'œuvre – située place Mac Orlan – a déjà été détruite. Et ce, sans que les ayants droit soient prévenus. Là encore, la justification avancée fait grincer des dents le petit-fils de l'artiste : *« Ils disent qu'ils ne trouvent pas de bon de commande de la Ville de Paris à destination de mon grand-père. Mais c'est normal, c'est l'architecte Alain Gillot qui lui a passé commande. »*



Les photos d'époque contrastent avec l'état actuel de l'œuvre, cachée par la végétation et dégradée.

DR

Résultat, en plus d'avoir été en partie détruite, la mosaïque n'a donc jamais été entretenue par les services de la Ville, alors qu'une réserve avait été prévue pour cela. *« Avant qu'elle soit envahie par toute cette végétation et qu'elle soit défoncée, cette œuvre était une référence dans le quartier, mais ils ont tout fait pour que personne ne la voie, c'est un manque de respect fondamental*, estime Arlette. Cette dernière ne croit plus aux concertations citoyennes. *On y va, on fait des propositions mais ça ne sert à rien, c'est juste du pipeau. »*

Symbole de concorde

Vue du ciel, la mosaïque de Charles Gianferrari située porte de Champerret est impressionnante. Comme celle du 18e, elle montre la générosité de l'artiste à vouloir embellir un ensemble de béton, ce qui lui vaut ici d'être entretenue. L'on se prend alors à rêver d'une restauration rue Cottin, avec des artistes, artisans et étudiants d'art du quartier. Une mosaïque redorée et ouverte sur le parc, reconnue par la Mairie et symbole de concorde. Un rêve en sommeil puisque les discussions sont au point mort entre les défenseurs de l'œuvre, P&MA, la Mairie du 18e et la direction de l'urbanisme. Pour y remédier, Oris et Résilience 18 doivent rencontrer le médiateur de la Ville de Paris. *« Nous souhaitons éviter tout recours juridique*, confie Oris. *Cependant, si aucune solution n'est trouvée, je serai contraint d'engager une procédure. Une telle situation serait regrettable pour toutes les parties. »* En attendant, les membres de Résilience 18 surveillent la rue Jean Cottin pour prévenir l'arrivée de bulldozers. Quand est-elle prévue ? Difficile de le savoir puisque, sur ce point, Mario Gonzalez nous a redirigé vers P&MA qui a fait suivre notre demande à... la Mairie du 18e. Contactée par mail, Myriam Bercovici n'a pas répondu à nos sollicitations. ●

JEAN SERILLIN ET MAXIME RENAUDET

* Le prénom a été modifié

GRANDES-CARRIÈRES

SUPER-HÉROS RECHERCHENT SUPER ARTISTES

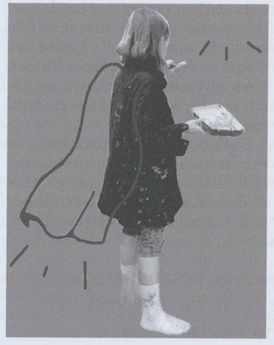
L'association Môm'18 propose aux enfants cinq jours d'ateliers créatifs animés par la plasticienne Nabila Benchourak. L'occasion de passer des vacances ludiques et artistiques.

Spécialisée dans les gardes artistiques d'enfants, l'association Môm'18 – qui appartient au réseau Môm'artre – propose tout au long de l'année une pédagogie positive, inclusive, participative et coopérative. La période des vacances scolaires ne déroge pas à cette règle puisque les enfants âgés de 6 à 11 ans sont invités à participer à cinq jours d'ateliers créatifs.

La figure du héros

Ces derniers sont menés par la plasticienne Nabila Benchourak, laquelle mène depuis quelque temps un projet artistique centré sur les super-héros, avec différents enfants d'Île-de-France. Outre le fait de sensibiliser les jeunes aux arts plastiques dès le plus jeune âge, les ateliers montés par Môm'18 ont pour but d'amener les jeunes à *« inventer et développer un héros ou une héroïne en s'appuyant sur des valeurs telles que les droits, les responsabilités et l'engagement envers les autres »*. Pour ce faire, plusieurs activités créatives sont proposées tout au long de la semaine. Cela va du modelage textile au collage, en passant par la peinture ou le dessin.

Cette semaine de vacances ludique et artistique permettra donc aux enfants de se transformer en de véritables superartistes. Épaulés par Nabila Benchourak, qui s'intéresse à la représentation et la narration des femmes par les femmes, ils pourront aussi et surtout explorer *« les qualités et les actions qui définissent un personnage exemplaire et réfléchir à son rôle dans une communauté. »*



À noter que le tarif de ces ateliers créatifs se fait en fonction des revenus des parents, ces super-héros du quotidien. ●

WILLIAM EVEN

Du lundi 17 au vendredi 21 février 2025 (8 h 30 - 19 h). À Môm'18, 2 rue de la Barrière-Blanche (M° Guy Môquet ou Blanche). Réservations : 01 42 28 82 27 ou bonjour@momartre.com

Rue Custine, Abdelaziz Rami retouche et reprise tous types de vêtements depuis presque trente, en toute discrétion.

ABDELAZIZ RAMI, (RE)TOUCHE À TOUT





Jean-Claude N'Diaye x2

◀ Ourlets, reprises, réparations : les menus travaux font toujours tourner la boutique de M. Rami même s'il préfère le travail sur des vêtements anciens.

C'est une devanture authentique à la peinture sombre patinée, de celles qui ont toujours été là, discrète avec sa vitrine cachant ce qui se passe dedans. À l'intérieur, dans 10 m² débordants, une machine à coudre et des bobines de fils sont entassées au milieu des rangées de vêtements, lesquels attendent leur propriétaire ou d'être réparés ou ajustés.

Assis derrière sa table, presque recroquevillé dans cette pénombre apaisante, Abdelaziz Rami, né il y a 68 ans en Égypte, reprend, reprise, recoud, rattrape, voire crée tous types de vêtements depuis près de trente ans. « *J'ai découvert en fin de carrière que je n'étais pas assez cher* », explique-t-il avec candeur. Pourtant, ce n'est pas un novice et son parcours témoigne du destin de la confection à Paris.

Un homme aux doigts de fée

Arrivé du Caire à Paris à l'occasion d'une année universitaire en sociologie au début des années 1980, il trouve un petit boulot en confection dans le Sentier, épicentre de l'époque pour l'industrie du vêtement dans la capitale. « *J'avais un frère en Égypte qui faisait de la confection, j'avais appris les bases à son contact et j'ai commencé à faire des petits travaux de reprise pour mes connaissances et voisins de mon quartier, puis j'ai rejoint les ateliers du Sentier* », retrace-t-il.

Au début des années 1990, avec la disparition progressive de l'activité dans le Sentier, il se lance et ouvre une boutique boulevard Barbès, avant d'investir celle du 29 de la rue Custine. C'était il y a déjà vingt-huit ans.

M. Rami fait ses armes dans cette atmosphère industrieuse, où dans les cours et les appartements, des armées de petites mains immigrées confectionnaient des vêtements à prix compétitifs. « *Pendant plusieurs années, je suis passé par toutes les opérations de la confection et sur toutes les matières, de la découpe, la conception, le travail du cuir et bien sûr la couture, voire même du tannage* », explique-t-il. Cuir, laine, soie, coton, aucune matière ne lui est étrangère et son travail soigné couvre toutes les opérations de reprise possibles. Ainsi, ce pull de grosse laine – troué aux mites et dont la glissière de la fermeture éclair est rompue – a été rendu comme neuf.

Une clientèle fidèle

Cependant, à la suite d'un souci de santé récent, Abdelaziz Rami a quelque peu levé le pied. « *Avant, je travaillais beaucoup et je déjeunais sur le pouce,* explique-t-il. *Maintenant, je prends plus mon temps car je fatigue.* » Toutefois, l'amour du travail et la passion sont toujours là. Pour lui, la confection est porteuse d'une philosophie : « *Dès que vous découvrez la couture, vous êtes happé, vous voulez tout faire, c'est un moteur d'inspiration dans l'existence.* » Si ses trois enfants ont suivi leur propre voie (médecine, informatique et commerce), sa fille médecin semble avoir hérité des doigts de fée de son père. « *Un jour, je me suis ouvert le cuir chevelu, ma fille m'a recousu sans anesthésie et je n'ai rien senti !* »

Ourlets, reprises, réparations : les menus travaux font toujours tourner la boutique. Mais ce que préfère Abdelaziz Rami, ce sont les créations et le travail sur des vêtements anciens et fragiles. « *J'ai des clients fidèles qui viennent pour remettre à jour de beaux vêtements*, confie-t-il. *Avec les pures créations comme des robes de mariage, c'est ce que je préfère faire.* » Reste que l'âge, le prix du loyer et l'envie de se reposer le poussent à préparer la fin de sa boutique dans un futur indéterminé mais certain. La récente fermeture de la papeterie presse voisine du 29 rue Lambert, vendeur de longue date du *18e du mois*, a sonné comme un avertissement. « *Son propriétaire a multiplié par trois le loyer du jour au lendemain et il a dû fermer* », regrette-t-il.

Travaux de toute nature soignés, prix très compétitifs, personnage délicieux, affable et de bon conseil et atmosphère hors de l'espace et du temps : courez rejoindre la sombre caverne de M. Rami. ●

STÉPHANE BARDINET

Retouche rapide, 29 rue Custine (M° Jules Joffrin ou Château Rouge), ouvert du lundi au samedi 10 h-12 h, 14 h-19 h.

« Dès que vous découvrez la couture, vous êtes happé, vous voulez tout faire, c'est un moteur d'inspiration dans l'existence. »

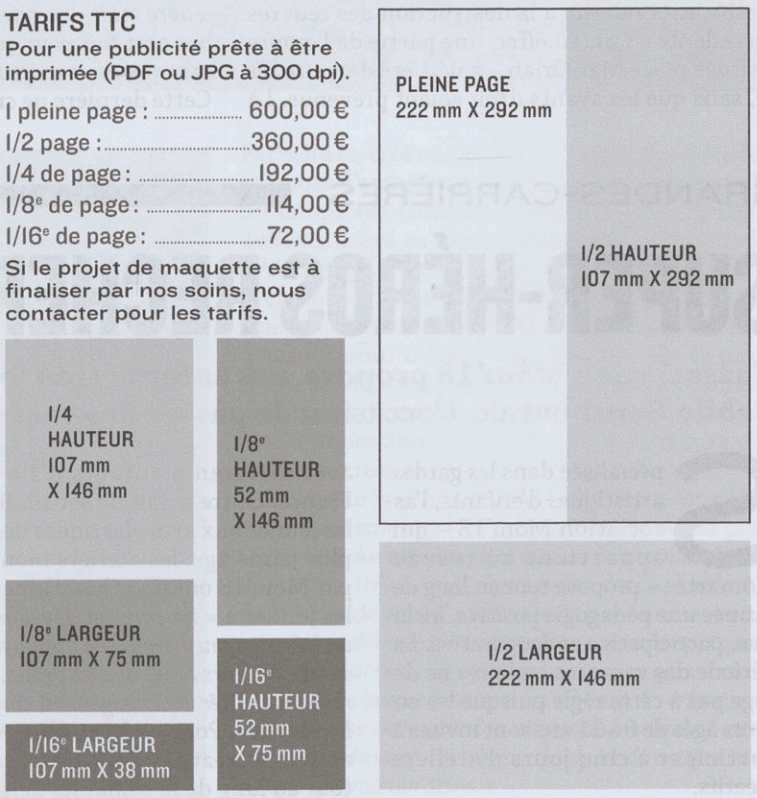
VOTRE PUB dans le 18e du mois

Contact : publicite18edumois@gmail.com

TARIFS TTC
Pour une publicité prête à être imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi).

1 pleine page :	600,00 €
1/2 page :	360,00 €
1/4 de page :	192,00 €
1/8e de page :	114,00 €
1/16e de page :	72,00 €

Si le projet de maquette est à finaliser par nos soins, nous contacter pour les tarifs.



TARIF DES PETITES ANNONCES
Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes (si l'association est abonnée sous le nom du président, prière de nous le signaler).
Pour les autres annonceurs : 15 € jusqu'à 240 signes. Au-delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

VOIR LA BUTTE AUTREMENT

Travail de plusieurs mois, une carte en deux dimensions a été dessinée à la main par un habitant tombé sous le charme de Montmartre. Il invite à découvrir (ou redécouvrir) les lieux mythiques de ce quartier atypique.



Béatrice Dunner

Désireux de conserver son anonymat, celui qui se surnomme F. est venu vivre à Montmartre il y a deux ans. Très vite séduit, il entreprend une exploration en profondeur de la Butte, au point qu'ayant toujours aimé dessiner, il commence à en croquer certains coins de rue. Tant et si bien qu'un beau jour, il saute le pas, entre dans la papeterie Au pied de la lettre, rue Tardieu, s'achète une grande feuille de papier Canson et se lance dans ce pari un peu fou : faire entrer toute la Butte dans une carte. Pas un plan classique, non, ce serait trop facile. Ce qu'il réalise, c'est un portrait de Montmartre, en vue cavalière, à la façon du célèbre plan de Turgot de 1739, dessiné par Louis Bretez.

Le poids du Sacré-Cœur

Le résultat est étonnant : tout est là, il ne manque pas un immeuble (NDLR : le mien s'y trouve, j'ai vérifié, avec le nombre exact d'étages, de fenêtres, sa forme générale, sa ligne de toiture), pas un espace vert, pas une ruelle, pas un escalier, ni une statue. Tout cela disposé, selon une échelle rigoureuse, autour d'un Sacré-Cœur dont la masse imposante rappelle combien ce monument, depuis 1891, pèse sur le fragile paysage urbain de Montmartre.

Dans ce dessin dense et serré, mais parfaitement lisible, F. a pointé tous les lieux d'intérêt pour les visiteurs et les habitants curieux. Là encore, il n'a rien oublié, ni les souvenirs – l'emplacement de la maison d'Hector Berlioz, celui du cabaret Patachou, ou de la chambre de Max Jacob – ni les poncifs – le Moulin-Rouge ou le Lapin agile – ni les recoins ignorés – la Mire du Nord et le dispensaire de Clémenceau. Le tout signalisé par des pastilles numérotées, déclinées selon un code couleur précis (le religieux, les théâtres, la bohème, etc). Au dos de la carte, chaque numéro renvoie à une notice brève mais très complète.

En affiche ou à la main

L'œuvre existe en deux formats et deux langues (français et anglais) : A2 pour la carte pliée, à prendre avec soi pour toute promenade ; et format affiche, à placarder chez vous, dans les entrées d'immeubles, dans les restaurants ou les magasins...

On la trouve déjà chez plusieurs libraires : Le Pied à terre, la Halle Saint-Pierre, l'Attrape-Cœurs ; dans quelques boutiques montmartroises comme le Comptoir des traditions, ou Rose Durantin...) ; et sur son site dédié (www.lacarte-demontmartre.com), au prix de 9,50 € pour le modèle plié, et 27,50 € pour l'affiche.

Penchez-vous là-dessus, vous verrez Montmartre ! ●

BÉATRICE DUNNER

PORTE MONTMARTRE

LES EXPLORATRICES DE L'ESPACE PUBLIC

En février, deux marches exploratoires sont organisées par des femmes du quartier. Leur objectif : établir un rapport pour améliorer l'égalité des genres dans l'espace public et se réapproprier ce dernier.

En France, plus de 1,6 million de femmes se déclarent victimes d'atteintes sexistes hors du cadre conjugal. Cela peut aller des injures aux menaces, en passant par les violences physiques (gifles, coups, blessures) et la discrimination en raison du sexe ou de l'état de grossesse. Cela représente environ 5 % de la population féminine du pays.

Dans le 18e, les quartiers de la porte de Clignancourt et de la porte de Montmartre n'échappent pas à la règle. C'est pourquoi la Maison bleue songe à créer un espace pour les associations qui viennent en aide à des femmes victimes de violences sexistes et sexuelles. Avant ça, le centre social et la Maison de la conversation, épaulés par Dominique Poggi sociologue à l'Observatoire de l'égalité femmes-hommes de la Ville de Paris, organisent en février deux marches exploratoires dans le quartier. *« On a sensibilisé les femmes en amont lors de deux réunions de préparation,* retrace Anastasia Cyprès, chargée de programmation culturelle à la Maison de la conversation. *Sur des cartes du quartier, chacune a mis des points rouge, vert ou jaune en fonction de son ressenti dans certaines rues et pourquoi ».* Elles ont ensuite effectué le trajet des deux marches exploratoires *« afin d'identifier les points importants où il faudra qu'on s'arrête et avoir un regard à 360 degrés »* précise Léa Magdelonnette, référente développement du pouvoir d'agir des habitants, de la communication et du territoire zéro déchet à la Maison bleue.

La stratégie de l'évitement

D'une durée d'environ une heure et demie chacune, les deux marches exploratoires – une de jour et une de nuit – auront lieu les 1er et 10 février. Au cours de celles-ci, certaines femmes auront des rôles bien précis : prendre des photos ou des notes, s'assurer que tout le monde suive et prenne la parole. Ainsi, même si Léa et Anastasia habitent toutes les deux le quartier, et sont donc concernées directement par le sujet, leur but est que les participantes soient actrices et porteuses du projet : *« On est vraiment là pour les accompagner, les guider, et être en soutien, car ce sont leurs quartiers et leurs habitudes de vie ».*

Parmi les lieux qui ont retenu le plus d'attention, se trouvent la porte de Clignancourt et la porte Montmartre, mais aussi la rue Eugène Fourrière et l'arrêt du tram Angélique Compoint. *« Lors des réunions préparatoires, une des femmes a évoqué la stratégie de l'évitement qu'on met en place,* rapporte Léa de la Maison bleue. *Pour rentrer chez nous, par exemple, on sait parfois qu'on va devoir faire un détour pour éviter une rue dans laquelle on ne se sent pas en sécurité, car il y a des hommes ou des groupes qu'on ne sait pas identifier, surtout la nuit. Par exemple, il n'y a pas un moment où on se balade à porte de Clignancourt sans être hyper vigilantes. »*

Sensibiliser les jeunes

Repenser et se réapproprier l'espace public : voilà donc tout l'enjeu de ces marches exploratoires, lesquelles donneront lieu au printemps à un rapport qui sera ensuite présenté à Éric Lejoindre, maire du 18e. Entre-temps, un atelier parole de femmes sera organisé par la sociologue Dominique Poggi, instigatrice des marches exploratoires. Son but : aider les participantes à se sentir à l'aise et légitime dans leurs prises de parole. *« J'ai souvent l'impression que ce sont les victimes qui mettent en place des systèmes plutôt que les personnes qui sont source de tension,* constate Léa Magdelonnette. *Mais il faut attaquer le problème dès l'enfance, en faisant des ateliers de sensibilisation dès la maternelle. »* Ça tombe bien, des éducateurs de rue participeront avec des jeunes du quartier aux marches de février. Avant celles-ci, des collégiennes du quartier seront également interrogées. Espérons qu'adultes, elles ne devront pas à leur tour partir en exploration. ●

MAXIME RENAUDET

TISSER DU LIEN CONTRE L'EXCLUSION ET LA PRÉCARITÉ

Chacun possède des richesses et des savoir-faire à partager. Les échanger renforce les solidarités naturelles et développe le pouvoir d'agir à travers des services mutuels.



L'association compte 144 accordeurs, dont Valérie Barki et Philippe Clément.

Jean-Claude N'Diaye

Accorde, accorde, accorderie, Du temps qu'on donne et qu'on reçoit aussi » Ce refrain, à chanter sur l'air de *Accordéon* de Serge Gainsbourg, écrit lors d'un atelier de chansons par des accordeurs, synthétise bien l'esprit qui irrigue la création de l'Accorderie : du temps, qui sert de monnaie d'échange !

Nées au Québec en 2002, implantées en France depuis 2011 et dans le 18e depuis 2013, les accorderies proposent un système d'échange de services entre membres, comptabilisés en temps. Tout fonctionne donc sans argent. Mais pas de hiérarchie entre les services rendus : une heure de piano ou de jardinage, vaut autant qu'une heure de ménage ou d'échange de recettes de cuisine, ce qui offre une place à chacun selon ses compétences, ses savoir-faire, ses goûts. Créée à Paris par la volonté de la Mairie, financée par la CAF, la Conférence des financeurs (des institutions engagées dans la prévention de la perte d'autonomie et l'aide à l'habitat inclusif) et aidée ponctuellement par Paris Habitat, l'Accorderie du 18e s'est installée en juillet dernier dans ses propres locaux. Les partenaires souhaitaient que l'association s'installe dans le quartier Blémont, classé quartier politique de la Ville, où résident dans les logements de la RIVP, de nombreuses personnes âgées. Et l'obligation de devenir autonome par rapport au réseau, en ayant un lieu propre et au moins un salarié, a précipité son installation.

Prendre conscience de son potentiel

En s'inscrivant pour devenir accordeur, on reçoit un capital de quinze heures, que l'on augmente en proposant ses services ou qui diminue si on fait appel aux compétences d'un autre accordeur. Lors de l'inscription, le postulant remplit une fiche assez complète où il énumère ses domaines de compétence. « *Une inscription, c'est assez long, ce système est tellement nouveau qu'il faut aller gratter pour faire prendre conscience à chacun de son potentiel* », explique Hélène Dompmartin, qui a découvert la structure lors d'un forum des associations et s'occupe de l'accueil. « *Sur le principe, tout le monde est capable de rendre un service, mais ne s'en rend pas forcément compte* », précise Philippe Clément, accordeur depuis 2020.

Lutter contre l'isolement

Une base de données, mise régulièrement à jour, détaille les offres et les demandes et comptabilise les capitaux temps de chacun. Débit, crédit, les termes sont ceux de la banque mais la monnaie est temporelle, symbolisée par les chèques-temps.

C'est au Petit Ney, où l'association a été longtemps hébergée, que Valérie Barki a découvert en 2013 l'Accorderie et sa philosophie : elle en est maintenant la co-directrice. « *Nous sommes actuellement 144 accordeurs actifs, dont plus de 50 % sont des seniors. Mais nous n'avons toujours pas de salarié,* se désole-t-elle. *Et le travail administratif est lourd, il faut être rigoureux puisque c'est comme gérer de l'argent. Notre action s'inscrit dans l'économie circulaire et elle est traitée avec beaucoup de sérieux, pour éviter les conflits* ». L'association est agréée espace de vie sociale : « *Nous avons une vocation économique et sociale, d'aide aux personnes en difficulté quelle que soit leur origine : pour un grand nombre, il faut réveiller leur envie de donner d'eux ou sortir les personnes isolées de leur solitude en leur faisant prendre conscience qu'ils sont utiles, au même titre que les autres* ».

L'Accorderie organise depuis sa création des fêtes de quartier avec un collectif d'associations et depuis qu'elle a un local, offre de nombreux ateliers comme l'accompagnement au numérique, un souhait de la Mairie. « *Nous, on a besoin d'argent pour fonctionner et eux , ils ont besoin de nous pour être au plus près des usagers* », conclut Valérie Barki. ● DOMINIQUE BOUTEL

L'Accorderie, 5 rue André Messager, 07 49 62 42 71, permanences d'accueil : mercredi (16 h-18 h) et samedi (11 h-13 h) en alternance.

CE JOURNAL NE PEUT VIVRE QUE GRÂCE À SES LECTEURS ET LECTRICES.
POUR QUE LE 18E DU MOIS CONTINUE, SOUTENEZ-NOUS EN VOUS ABONNANT OU EN FAISANT UN DON.

ABONNEZ-VOUS AU 18E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18e du mois

- ○ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : ..... 18€
- ○ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : ..... 31 €
- ○ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..... 59 €
- ○ Abonnement d'un an à l'étranger : ..... 40 €

Adhésion à l'association des Amis du 18e du mois

- ○ J'adhère pour 1 an : ..... 20 €
- ○ J'adhère pour 2 ans : ..... 40 €
- ○ Je soutiens l'association : ..... 80 €
  (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris ou en ligne sur notre site internet.

Nom : .....

Pénom : ..... **Adresse :** .....

.....

E-mail : .....

SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE FACTURE, VEUILLEZ COCHER LA CASE CI-APRÈS : ○

Adresse : Les Amis du 18e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris
E-mail : 18dumois@gmail.com
Site : http://18dumois.info

Exemples de réussite, des associations et sportifs se sont surpassés pour décrocher des victoires. Ce mois-ci, coup de projecteur sur Graines de footballeuses et la Kerner Team, dont l'armoire à trophées est désormais bien remplie.

LES ÉTOILES DU 18 PREMIERS TITRES NATIONAUX





DR x2

Février commence bien avec des distinctions nationales pour les clubs de l'arrondissement. Graines de footballeuses a remporté trois trophées pour son utilisation du football comme levier d'émancipation pour les filles de 3 à 18 ans. Le premier de la fondation Alice Milliat, les deux autres dans le cadre du Grand Prix de l'inclusion par le sport, un concours organisé par le quotidien sportif *L'Équipe*. Ils récompensent cinq ans d'éducation par le sport grâce à la Normande Pauline Le Mouellic qui a su fédérer écoles, institutions et marques pour faire bénéficier des programmes culturels, éducatifs et sportifs à plus de 300 filles.

Convaincue que les jeunes sont l'avenir de la société, l'association Graine de footballeuses utilise le ballon rond comme levier pour leur permettre de devenir de bonnes personnes. Dès 3 ans, quand une fille découvre le football dans l'association, elle devient une petite sœur dont on est fier. Biré Doucouré, 19 ans, également lauréate d'un trophée lors du Grand Prix de l'inclusion par le sport, montre qu'une fille peut pratiquer le football en ayant des formes et rebondir après un échec au baccalauréat. L'association l'a encouragée à chaque coup dur de sa vie pour qu'elle continue les études tout en poursuivant ses rêves de devenir coach. Graines de footballeuses inspire des filles avec des stages réguliers au Five Paris 18, porte d'Aubervilliers. Surtout, elle inculque la culture foot aux filles en Île-de-France et partout en France, comme à Rouen, ville d'enfance de Pauline Le Mouellic. Parmi les sœurs de l'association, Manon Lainé (Stade de Reims) et Sharlie Yerro (Paris FC) évoluent en championnat de France U19. Enfin, la marraine du club, Oriane Jean-François, internationale française évoluant en Angleterre, permet aux filles de comprendre la réalité du haut niveau.

Entrer dans la cage pour connaître son corps

En MMA, une discipline autorisée en France depuis seulement quatre ans, et en grappling, une lutte spécialisée au sol, la Kerner Team a glané quatre titres nationaux. L'école de sports de combat permet dès 8 ans de se discipliner et d'apprendre à utiliser son corps. Le fondateur Guillaume Kerner est un enfant du 18e qui est devenu une légende du muay-thaï, un art martial complet où l'on peut utiliser ses poings, ses coudes, ses tibias et ses genoux. Double champion du monde et champion d'Europe, « L'ange blond » construit une nouvelle génération de guerriers dans sa salle labellisée à l'international, permettant à tous de développer son potentiel de champion.

Depuis vingt-et-un ans, l'association optimise les capacités physiques et mentales des enfants et des adultes. Les dix commandements de la Kerner Team permettent d'avoir une pratique du sport avec un maximum de concentration, de respect et de solidarité. Le club a également un créneau de muay-thaï 100 % féminin pour constituer un groupe de femmes confiantes et déterminées dans la société. Pour les combattants, les entraînements sont plus durs que les compétitions grâce à la technique et l'exigence des coachs. La Kerner Team a une expertise sur les boxes pieds-poings tout en permettant à chacun d'être à l'aise sur les phases au sol. Une polyvalence qui a permis à Jean, Malcolm, Saber et Yassine de dominer leurs compétitions nationales sans trop de séquelles.

Apprendre à protéger son visage rend photogénique nos guerriers du 18e. La Kerner Team a en effet reçu le youtubeur McFly pour une initiation à la boxe thaï aussi drôle qu'inspirante. Menée par le coach Boramy, cette séance filmée a été vue par une très large audience sur la chaîne YouTube du créateur de contenu. Certains guerriers de la Kerner Team, comme Edwige Ahonto et Jean Pierre-Jean Stritt, incarnent même deux combattants de MMA dans la série télévisée *La Cage*, diffusée sur la plateforme Netflix. ● VIVIEN BOYIBANGA

PALMARÈS

GRAINES DE FOOTBALLEUSES Maison de la vie associative et citoyenne du 18e	
DISTINCTIONS	Coup de cœur du jury aux trophées Alice Milliat. Grand Prix de l'inclusion par le sport et celui de l'Éducation, tous deux décernés par le journal *L'Équipe*.
KERNER TEAM 21 rue Ordener	
CHAMPIONS	Jean Magny « Captain France » vainqueur de la ceinture AEC, Malcolm Assiakoley champion de France MMA, Saber-Aïssa Cherifi champion de France MMA et Yassine champion de France de grappling.

DU FÉTICHE À CHEZ MOUNE

Le cabaret a toujours été une histoire d'hommes pour les hommes. Pour que les femmes y jouent un autre rôle que dévêtues et objets de plaisir, il a fallu attendre Lulu de Montparnasse dans les années 20 et, au milieu des années 30 à Pigalle, Madame Moune. Des cabarets ouvertement lesbiens.



Pour Monique Moune, danser avec la clientèle fait partie du travail.



Si l'intérieur du cabaret a changé et qu'il est désormais mixte, la devanture de Chez Moune est restée quasiment inchangée.

À partir de la IIIe République, à l'initiative de quelques personnalités, comme Rodolphe Salis, fondateur du Chat noir, on voit éclore à Paris, en particulier à Montmartre, des cabarets littéraires qui présentent des performances artistiques, des expositions d'art et qui sont aussi des lieux de rencontre et de consommation. Contrairement aux cafés-concerts qui sont conçus comme des salles de spectacle – l'Élysée Montmartre, par exemple –, les cabarets offrent tout à la fois à leurs clients une meilleure intimité à l'intérieur – le public faisant partie de la représentation – et une ouverture plus grande sur l'extérieur. Les artistes s'en vont parfois rameuter des clients place Pigalle. Comme l'écrit Louis Chevalier dans *Montmartre du plaisir et du crime*, publié en 1980 : *« Quinze années après la fin de la Commune de Paris et ce qu'elle engendre d'interdits, de contrôles et de censure, les artistes entendent jouer de l'espace public comme d'une arène et utiliser les potentialités d'affichage de la ville en expansion ainsi que de l'explosion de la presse à des fins de subversion. »*

> « Mme Moune ressemblait parfois à un avocat dans la nuit plaidant avec des effets de manche. »

Dans ces cabarets se retrouvent les membres d'une élite artistique et littéraire : des peintres (Lautrec, Picasso ou Van Gogh), des poètes de la bohème, des musiciens. Lieux de sociabilité et de culture d'avant-garde, ils peuvent aussi être orientés vers le plaisir, comme le cabaret bien connu le Ciel et l'Enfer, situé au 53 boulevard de Clichy, où les déguisements étaient de mise *(voir notre numéro 329)*.

Le lesbianisme est privé

Ce plaisir exposé, quasiment public, est réservé aux hommes. C'est ailleurs que l'on s'initie, selon les mots de Maurice Delsol, *« aux petits mystères de ces temples profanes, dont les* "vestales" *entretiennent le feu sacré de l'amour par des pratiques tenues si en honneur autrefois à Cythère et à Lesbos »*. Le lesbianisme est privé. On s'échange les bonnes adresses grâce à des bonnes feuilles qui circulent sous le manteau. Les commentaires ne sont pas exempts de machisme. Exemple : *« La propriétaire est le type rêvé de la lesbienne vieillie à la tâche ; massive, haute de taille, les traits hommasses, les cheveux courts, une cigarette aux lèvres, elle va et vient dans sa brasserie* [...]. *Cette brasserie est le rendez-vous de toutes les lesbiennes des environs, et elles sont nombreuses à envahir la maison qui devient trop petite pour contenir toutes les amies de la patronne les jours de vadrouille – le rêve du poète, quoi ! »*

Depuis Montmartre, les places Pigalle et Clichy jusqu'aux rues autour de la gare Saint-Lazare sont un haut-lieu de la prostitution. L'écrivain Jean Lorrain dessine une carte des lieux de plaisir qui inclut l'Éros androgyne. Son confrère Raoul Ponchon chante en 1889 *La Sublime Lesbos* dans un périmètre qui s'étend plus précisément de Pigalle à la butte Montmartre. C'est en effet dans ce quartier, à la vie nocturne trépidante et ouverte



Chez Moune, les femmes se vêtissaient comme les hommes.



Aujourd'hui, le bar propose des cocktails au nom évocateur.

à toutes les catégories sociales, que s'esquisse puis se construit, à la fin du XIXe siècle, une véritable sociabilité lesbienne. Mais c'est seulement dans les années 1920 que se créeront des lieux plus particulièrement dédiés aux femmes.

Django Reinhardt et Suzy Solidor

Dans le quartier de Montmartre, des brasseries et des music-halls reçoivent une clientèle féminine. Cependant, ces « bars à femmes » ne sont en réalité que des établissements où l'on consomme et, le cas échéant, fait des rencontres. Il faut attendre 1936, pour que Monique Carton, dite Monique Moune, née à Amiens au début du XXe siècle, fonde un club rue Florentine qu'elle appelle Le Fétiche. À ce moment, Pigalle a déjà connu une transformation importante. Les truands de Paris y trouvent un terrain favorable à leurs entreprises, notamment dans des cafés comme La Nouvelle Athènes ou Le Petit Maxim's. Les souteneurs sont à la recherche de femmes pour en faire des prostituées qui finiront dans des bordels. Les règlements de compte sont monnaie courante, souvent entre Corses et continentaux. Le Fétiche proposait des soirées dansantes et des cabarets avec des strip-teaseuses le samedi soir et des « thés dansants » le dimanche après-midi (le tango était alors une danse populaire). Parmi les artistes figuraient des magiciens, un orchestre de femmes, des danseurs/euses et des ventriloques. Deux chanteuses y occupaient une place particulière : Suzy Solidor, au faîte de sa gloire, et la jeune Édith Piaf qui sera l'interprète inoubliable de *Elle fréquentait la rue Pigalle*. Ainsi qu'un musicien de jazz aux doigts magiques et au style inimitable, Django Reinhardt, qui venait de créer avec Stéphane Grappelli le quintette du Hot Club de France et d'engager un accompagnateur du nom de Henri Salvador qui donnait des frissons à de jeunes admiratrices. D'ailleurs, Django et sa seconde épouse, Sophie Ziegler, s'installeront à la fin de la Deuxième Guerre mondiale au numéro 6 de l'avenue Frochot et de leur union naîtra, le 8 juin 1944, un fils nommé Babik qui recevra en cadeau pour ses trois ans... une guitare !

Des garçonnes portant tailleur cravate

L'occupation allemande ne mettra pas en veilleuse l'activité des cabarets. Au contraire. Les officiers allemands remplacent les habitués. L'Abbaye de Thélème, place Pigalle, cabaret de nus, est le repaire chic des auxiliaires français de la Gestapo. Au 54 de la rue Pigalle, À l'heure bleue, ancêtre de chez Moune, la pègre continue de faire la fête et de réaliser des trafics en tout genre. À la fin de la guerre, Pierre Loutrel, alias Pierrot le Fou, retrouve

Quelques hommes triés sur le volet sont bien utiles pour convaincre la police que le lieu n'est pas le temple du lesbianisme – réprimé à l'époque, comme l'homosexualité en général.

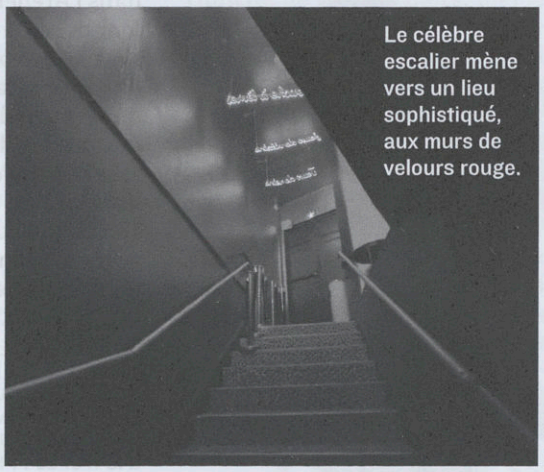
Jo Attia et fonde avec lui le fameux gang des tractions avant. Grâce à des Citroën 15-6, plus puissantes que les voitures de police, ils enchaînent les braquages sans être inquiétés. Quoique de tempérament et de convictions opposés (Loutrel fut collaborateur et faillit tuer Martine Carol ; Attia fut anti nazi et évita la mort à l'actrice), les deux hommes se respectent et sont réunis dans le crime organisé. C'est précisément au 54 de la rue Pigalle que va s'établir Monique Carton dans les années 50. Façade style Art déco et enseigne dorée tout en arabesques sont la marque du nouvel établissement. La clientèle est exclusivement féminine, enfin presque. Quelques hommes triés sur le volet sont bien utiles pour convaincre la police, lors de ses descentes, que le lieu n'est pas le temple du lesbianisme – réprimé à l'époque, comme l'homosexualité en général. Se côtoient dans une petite salle au sous-sol, au bar ou sur la piste de danse, les garçonnes portant tailleur cravate, signe d'indépendance et de modernité, et des femmes en robe de soirée. Christine Bard écrit dans le *Dictionnaire des culture gaies et lesbiennes* que *« le travestissement, plus ou moins appuyé, en homme est une manière de se libérer d'un déterminisme social et sexuel qui réduit encore les femmes à des êtres entretenus, doux, passifs et exclusivement tournés vers la procréation. L'époque construit sa modernité sur la dépouille des vieux règlements : le port des vêtement masculins est interdit aux femmes par la préfecture de police de Paris depuis 1800. Déroger à la règle donne le frisson de la transgression. La sulfureuse garçonne flirte avec les tabous, elle se maquille et fume en public, comme les prostituées. »*

Le retour du velours rouge

Madame Moune est la maîtresse du lieu. Femme d'une forte personnalité, à la réputation de rigueur et de rudesse, elle est néanmoins toujours attentionnée. Une rare photo la montre en costume trois pièces, cravate et pochette. Elle a les cheveux courts, tirés en arrière, légèrement frisés. Elle fume, assise à une table, devant une coupe de champagne, entourée de ses « mounettes » habillées dans la même tenue. Sans jamais renoncer à sa prestance, il lui arrive de danser avec certaines de ses clientes. Un témoin de ces années raconte qu'avec sa voix grave et une ample gestuelle, *« elle ressemblait parfois à un avocat dans la nuit plaidant avec des effets de manche »*. Un musicien talentueux, Roger Doucet, a accompagné, entre 1956 et 1962, les soirées de Moune. Il jouait aussi bien de l'accordéon que du bandonéon et de la contrebasse. Il était accompagné du batteur Michel Gaffier, du saxophoniste et violoniste Paul Baillon, dont la maigreur était le sujet d'anecdotes pas toujours bienveillantes, et de l'organiste et joueur d'ondionile (l'ancêtre du synthétiseur) le Grec René Lorthios. Des vedettes de la chanson, comme Nicoletta et Chantal Goya, s'y produisirent aussi. La vérité impose de dire que Chez Moune, comme le Fétiche auparavant, ne fut pas seulement ouvert à des femmes en quête d'amitiés féminines. On y toléra des relations tarifées, parfois avec des hommes dont la présence était seulement admise pour éviter des poursuites judiciaires, mais aussi pour satisfaire leur goût du voyeurisme.

Monique Moune est morte, en 1986, à 82 ans et, jusqu'à sa disparition elle resta la gardienne du lieu et de ses traditions. À la suite d'un déclin continu et même d'une fermeture, le club a enfin rouvert ses portes en 2023, après quelques péripéties dues aux mesures contraignantes consécutives au Covid. C'est l'architecte Jessica Mille qui a réalisé le décor. Du velours rouge recouvre les murs. Et sous des néons fripons, le bar propose des cocktails évocateurs, le « Cara » (pour Cara Delevingne) ou le « Emmanuelle » (pour Sylvia Kristel). À chacune, chacun (puisque le lieu est désormais mixte) d'expérimenter, si tel est son désir bien sûr. ●

DOMINIQUE DELPIROU



Le célèbre escalier mène vers un lieu sophistiqué, aux murs de velours rouge.

DR x5

CONCERT

GRÉGORY MOULOUDJI CHANTE SON PÈRE

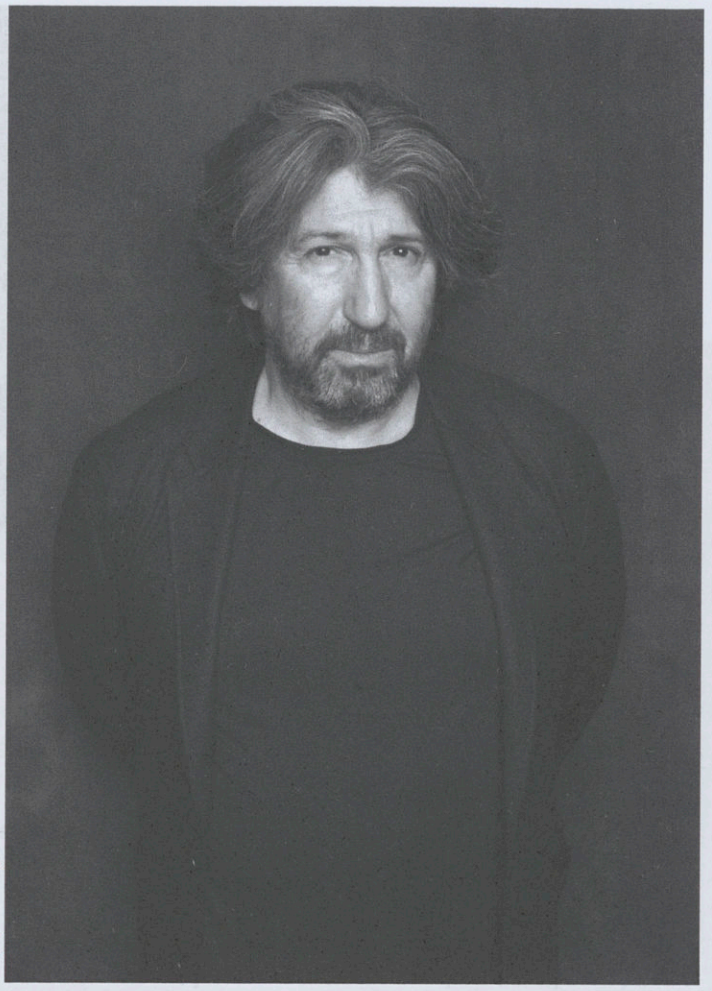
Mouloudji, acteur, peintre, romancier et auteur de plus de 200 chansons, nous a quittés il y a trente ans. Son fils Grégory revient en France chanter le répertoire de cet éternel touche-à-tout.

Grâce à la reprise de la chanson L'Amour, L'amour, l'amour *par le groupe Bon entendeur en 2017, le monde entier connaît mon père aujourd'hui* », observe Grégory Mouloudji, qui vit désormais aux États-Unis. Il revient aujourd'hui à Paris, au théâtre Montmartre-Galabru pour un récital du répertoire paternel, complété de quelques compositions signées Jacques Prévert ou Francis Lemarque.

Grégory est un enfant de la balle, né d'une mère danseuse et d'un père artiste de music-hall. Après une formation de chant au conservatoire, des cours d'art dramatique et de mime, il a notamment assuré la logistique des tournées de son père dans les dernières années de sa carrière. Et s'est progressivement imprégné de la gestuelle, de la voix, de la mise en scène des spectacles paternels. Même si l'interprétation qu'il propose est unique, il veut « *faire revivre l'esprit qui se trouvait dans les représentations* [de Mouloudji] *auxquelles* [il a] *beaucoup participé aussi bien en tant que public, régisseur, chanteur, chauffeur et revendeur de disques* ». Il lui ressemble d'ailleurs beaucoup.

Revenir aux sources pour transmettre ce répertoire, cela promet un spectacle émouvant et sincère. ● MARIE-ANTOINETTE LECA

Les jeudis à 19 h 30, au théâtre Montmartre-Galabru, 4 rue de l'Armée-d'Orient (M° Blanche ou Abbesses), du 13 février au 6 mars. Réservations : theatregalabru.com



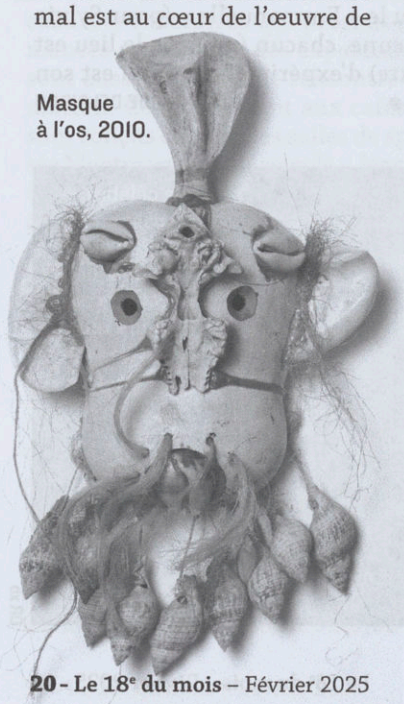
Grégory Mouloudji

EXPOSITION

L'ART DU FÉTICHE

On croirait ses masques tout droit sortis d'un temple vaudou. Faits de bois, d'os, de crin, de ficelle et de corne, ils voisinent avec des poissons à roulettes qui rappellent des jouets d'enfants ou des lapins articulés tels des pantins disposés sur un une scène de théâtre. Le monde animal est au cœur de l'œuvre de Joseph Kurhajek, actuellement exposée à l'atelier Véron. Cet artiste américain, élevé dans la plus pure tradition catholique, a développé un art parfois qualifié de « néo tribalisme ». Inspiré par son père chasseur ? Ou par son grand-père qui, dans son ranch d'élevage de visons, élaborait beaucoup d'outils et instruments à partir de cornes ?

« *Je réalise qu'il y a beaucoup de bêtes à cornes dans la sélection faite pour cette exposition* », observe-t-il en déambulant dans l'Atelier Véron. Tout au long de sa vie d'adulte, Joseph Kurhajec a voyagé en Inde, en Angola, en Alaska, au Mexique où il étudie la culture Maya. Autant d'influences qui l'ont amené à « *injecter du spirituel dans son art* » sous quelque forme que ce soit. Il vit actuellement entre Paris, Merida (au Mexique) et Treadwell (Etats-Unis). ● S.M.



Masque à l'os, 2010.

Trips unlimited, à l'Atelier Veron, 31 rue Véron (M° Blanche), ouvert du lundi au samedi, de 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h.

THÉÂTRE

ETERNEL VAUDEVILLE

La Dame de chez Maxim **est une vieille dame qui ne fait pas son âge. La pièce est actuellement jouée aux Béliers parisiens par les comédiens de la compagnie Acquaviva.**

Double surprise en ce moment sur la scène du théâtre des Béliers parisiens. On y joue du vaudeville, ce qui est assez éloigné du répertoire habituel de la salle. Et les comédiens sont des étudiants ou anciens étudiants du cours de Raymond Acquaviva. Cette école installée dans le 18e, rue Marcadet, fut d'abord créée (en 1999) dans les locaux aujourd'hui occupés par le théâtre des Béliers parisiens.

La Dame de chez Maxim est un classique à succès du genre. Petypon s'éveille d'une nuit de folie, au côté d'une inconnue, la Môme crevette, une artiste rencontrée dans un cabaret. Comment cacher cette incartade à sa femme, fervente mystique, puis dissimuler cette dernière à son oncle tout droit rentré des colonies et qui confond la danseuse avec l'épouse réelle de Petypon ?

La pièce de Feydeau est la plus longue créée par cet auteur (2 h 20), mais on ne s'y ennuie pas une seconde au fil des trois actes. Les comédiens y sont tous remarquables, avec une mention spéciale pour Lou Hédiard dans le rôle de la Môme crevette et pour Laure Fais qui joue Madame Petypon. L'humour est au rendez-vous de cette mécanique bien rodée et malgré son grand âge (plus de 125 ans), la pièce n'est pas le moins du monde démodée. À re-découvrir au plus vite. ● SANDRA MIGNOT

Au théâtre des Béliers parisiens, 14bis rue Sainte-Isaure (M° Jules Joffrin), tous les lundis à 20 h (sauf le 24 février), tickets en vente sur billetreduc.com



Adrian Freyermuth

EXPOSITION

DES TRADITIONS AU PRISME DE L'ART D'AUJOURD'HUI

L'exposition inaugurale des espaces rénovés de l'ICI réunit de nombreuses artistes féminines autour de la transmission des gestes, motifs et matières traditionnels.

Pour L'esprit du geste, dix-sept artistes internationaux, dont quatorze femmes, explorent et réinterprètent les savoir-faire anciens, à travers les gestes, motifs et matières transmis au fil des siècles et des migrations.

À l'instar des tissages berbères de la Marocaine Amina Agueznay, ou des tuniques théâtrales de l'Ouzbek Dilyara Kaipova, les artistes de cette exposition ont collecté différentes techniques et récits dans les ateliers d'artisans et parfois dans l'intimité des foyers.

Hybridations plastiques et esthétiques

L'initiative est coordonnée par Sonia Recasens, historienne de l'art, critique et commissaire d'exposition indépendante, dont les recherches et projets oeuvrent souvent à visibiliser les artistes femmes et/ou issues de l'immigration. Cette quête de l'Esprit du geste est donc l'occasion d'hybridations plastiques et esthétiques à la fois surprenantes et poétiques, comme un hommage au syncrétisme des multiples cultures d'islam, mariées à une grande variété de traditions ancestrales : perses, indiennes, ottomanes, arabes, berbères, latines, africaines ou encore tatars.

À l'image des acryliques polymorphes de Nadira Husain, artiste française d'origine indienne installée à Berlin, ou des collages de Rada Akbar, artiste afghane qui revisite avec force et ironie les iconographies persanes d'un point de vue féministe, transgénérationnel et pluridisciplinaire, cette exposition est aussi conçue pour offrir au public une expérience polyphonique et sensorielle. La programmation associée fait résonner des musiques d'exil dans le patio, et propose des déambulations contées au cœur de l'exposition, ainsi qu'une performance rituelle dans le hammam.



Infinite Power #5, détail, 2024
Rada Akbar, ADAGP 2024.

Peintures, photographies, installations, sculptures, chorégraphies, tapisseries, architectures s'entremêlent donc pour le plaisir des sens, dans le but de reformuler un langage de l'art qui crée du lien, comme une invitation à s'ouvrir au monde. ●

PIERRE A. PAUGY

L'Esprit du geste à l'Institut des cultures d'islam, 19 rue Léon (M° Château Rouge), jusqu'au 16 février. Entrée libre, du mercredi au dimanche (de 12 h à 19 h).

LITTÉRATURE

CINQ PREMIERS ROMANS À DÉVORER

Nouvelle édition du prix des lecteurs des bibliothèques de Paris : vous avez jusqu'au 6 mars pour voter pour le premier roman francophone que vous préférez parmi cinq titres sélectionnés par les bibliothécaires.

Chaque année au début du mois de décembre, les usagers des bibliothèques sont nombreux à guetter l'annonce de la liste des cinq premiers romans francophones en lice pour le Prix des lectrices et des lecteurs des bibliothèques de la Ville de Paris. Cette année, ils devront se prononcer entre : ***Terres promises*** de Bénédicte Dupré la Tour, ***Le Juif rouge*** de Stéphane Guisti, ***Du verre entre les doigts*** de Alix Lerasle, ***Après ça*** d'Eliot Ruffel, ***L'Appelé*** de Guillaume Viry.

Ces titres ont été sélectionnés avec soin par les bibliothécaires parmi quelque soixante premiers romans parus à la rentrée littéraire. Pendant plusieurs semaines, des professionnels de la vingtaine de bibliothèques engagées dans le projet ont lu, discuté, argumenté, échangé pour offrir ce choix, le plus équilibré possible, de titres aux profils variés mais à la qualité littéraire incontestable.

Un vote ouvert à tous lecteurs

C'est donc avec beaucoup de curiosité et surtout d'impatience que les lectrices (car ce sont surtout des femmes, il faut le reconnaître) se sont lancées dans la découverte de ces nouveaux talents afin de rendre leur verdict avant le 6 mars. Les livres achetés par les bibliothèques participantes (quatre dans notre arrondissement) restent peu de temps sur les présentoirs et il est souvent nécessaire de réserver pour s'assurer de pouvoir les emprunter. Le vote se fait en ligne sur le site internet des bibliothèques de Paris ou dans les bibliothèques et librairies participantes (L'Attrape-Cœurs pour le 18e).

Le prix sera remis le 12 avril à 14 heures au Festival du livre de Paris. Pour accompagner et aider les participants à faire le choix dans leurs lectures, une rencontre publique, animée par Catherine Pont-Humbert, journaliste littéraire, réunira les cinq auteurs et autrices sélectionnés pour présenter leur roman.●

VÉRONIQUE SOULÉ

Rencontre le vendredi 7 février, de 19 h à 21 h, bibliothèque Robert Sabatier, 29 rue Hermel (M° Jules Joffrin). Inscription obligatoire au 01 44 78 80 50 ou sur https://bibliocite.fr/evenements/

THÉÂTRE

À LA RECHERCHE DU SENS DE LA VIE... ET DU RIRE

Titulaire d'un grand prix de l'humour noir, Gauthier Fourcade joue avec les mots et avec l'absurde dans une quête spirituelle drôle et touchante.

Le sens de la vie est-il un sixième sens... ou celui des aiguilles d'une montre ? Voilà un titre énigmatique qui résume bien la double dimension de ce spectacle qui tient autant du traité philosophique que de l'exercice de style drolatique. Expliquons (si c'est possible). Un bébé qui est sorti du ventre de sa maman pense trouver un sens à sa vie en consultant le mode d'emploi qui a accompagné cette naissance. « *Cet enfant est venu sur terre pour...* », est-il écrit. La suite est illisible car « *un morceau de placenta avait taché le papier* », explique l'auteur, dépité de devoir éclaircir le mystère.

Ah, les femmes...

Alors démarre pendant une heure la quête du sens de la vie. Il aborde des choses très terrestres comme la relation compliquée avec les femmes ou des dimensions plus métaphysiques sur les autres planètes et Dieu. Ce n'est jamais pontifiant, toujours tendre et poétique.

Comme s'il avait dû quitter le jardin d'Eden, le narrateur explore notre rapport à la nature, avec un mélange d'émerveillement naïf et de révolte devant le gâchis provoqué. À un moment, il s'exclame : « *La Terre a dit : l'homme est un cataplasme, je vais lui envoyer des cataclysmes. Et elle qui était une amie devint tsunami.* »

L'art du verbe

Mais disons-le franchement, ce qui fait le piment de ce texte, écrit et magistralement interprété par Gauthier Fourcade, c'est cette mul-



Pierre François

tiplicité de jeux de mots, même les plus improbables. On pense souvent au regretté Raymond Devos, le nœud papillon en moins. Parmi la dizaine d'acrobaties verbales proposées tout au long de ce seul en scène, on retiendra celle-ci : « *On a beau être connu comme le loup blanc... loup blanc et l'oubli.* »

Alors courez-voir ce spectacle enthousiasmant... sauf si vous êtes allergique aux calembours. ●

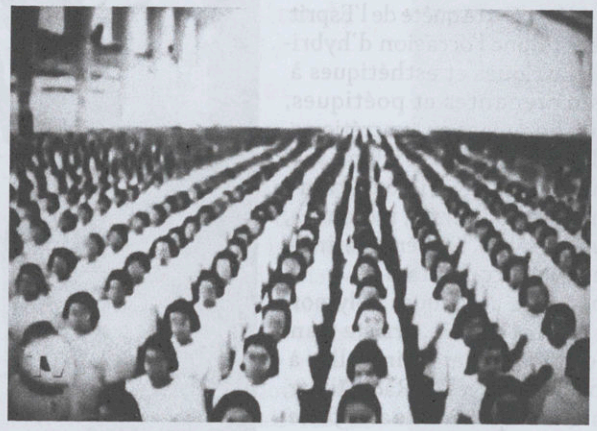
NOËL BOUTTIER

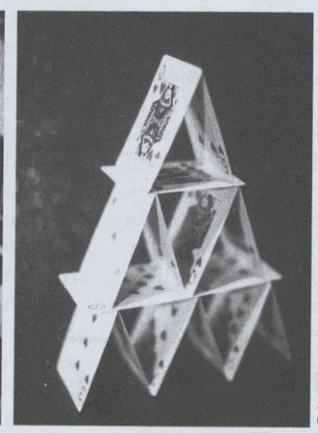
Théâtre Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron (M° Abbesses ou Blanche). Jusqu'au 15 mars, du mercredi au samedi à 19h.

EXPOSITION

LA RÉBELLION DES CORPS OPPRIMÉS

Journaliste et photographe de formation, Laia Abril s'intéresse aux histoires intimes et aux troubles qui peuvent leur être associés. Elle a élaboré un projet intitulé Histoire de la misogynie découpé en trois chapitres : le viol, l'avortement, l'hystérie collective. Ce dernier est présenté actuellement au BAL.





© Laia Abril x2

Photo de gauche : Identity Thief, from the series On Mass Hysteria, 2023.

Photo de droite : TEAM SPIRIT, Mind Series (Case 3, Le Roy, On Mass Hysteria). Courtesy Galerie Les filles du calvaire, Paris.

Lors de ses recherches Laia Abril est intriguée par un article du *Times of India* de 2003. Il relate des cas d'évanouissements frappant des dizaines d'écolières. Sans cause apparente. En creusant le sujet elle trouve des dizaines de faits semblables. Dans tous les pays, à chaque époque depuis le XVIIe siècle. Cela concerne en majorité des jeunes femmes et des adolescentes. Dans une société où la religion domine, on évoque la possession par une entité démoniaque. Lorsque la science et la médecine s'imposent on appelle cela de l'hystérie. Chacun a en tête les leçons du Dr Charcot à la Salpêtrière. Ces troubles peuvent s'expliquer autrement. En observant des travailleuses malaysiennes, une anthropologue avance l'hypothèse suivante : ces malaises seraient un symptôme de la résistance des corps à des conditions de vie insupportables.

Trois cas d'école

L'exposition s'attache à trois cas. Celui de pensionnaires mexicaines en 2007. Ces jeunes filles, issues de populations indigènes, étaient obligées de renier leur culture ancestrale pour rallier le modèle occidental. Elles sont soudain devenues incapables de marcher. Au Cambodge, en 2012, les ouvrières d'une usine textile perdent connaissance. La fabrique était construite au-dessus d'une fosse commune où étaient enterrées des victimes des Khmers rouges. Enfin, en 2019, dans un lycée d'une banlieue populaire de New York, des élèves sont atteintes de tics divers. Peu nombreuses à être touchées au départ elles répandent involontairement ce désordre par l'intermédiaire des réseaux sociaux.

Le visiteur trouvera, fixés aux murs, soixante-huit dossiers. Chacun consacré à un cas détaillé, ce qui donne une idée de l'ampleur du phénomène. Trois grandes boîtes représentant l'un des événements cités plus haut permettent d'écouter les témoignages qui leur correspondent. Sur des photos grand format sont inscrits les propos condescendants des patrons ou des directeurs. (*« Elles se maquillent trop »*, *« Elles se nourrissent mal »*, etc...).

Au rez-de-chaussée un montage vidéo présente une série de manifestations au cours desquelles des femmes défilent, revendiquent, protestent. Car la position de victime n'est pas une fatalité. ●

MONIQUE LOUBESKI

Laia Abril : On mass hysteria, jusqu'au 18 mai. Le mercredi de 12 h à 20 h, du jeudi au dimanche de 12 h à 19 h. Au BAL, impasse de la Défense (M° Place de Clichy).

LE POCHOIR FAIT SON FESTIVAL

De grands noms d'artistes de rue sont nés de cette technique : Miss Tic, Banksy, Jeff Aérosol, Ernest Pignon, Mr Chat, Docteur Bergman, Ariane Pasco, etc.

La galerie Echomusée offre ses murs à certains d'entre eux pour un festival de plusieurs mois, en les invitant à faire découvrir leurs techniques et leurs travaux que les visiteurs ont déjà pu apprécier pendant l'expo Dites 33, consacrée à des vinyles customisés *(voir notre numéro 330)*.

En ouverture, Loch stencils, pour sa première expo en solo de ses pochoirs sur toile selon la technique du multi-layer (strictement découpé à la main). Ses œuvres souvent raffinées exigent parfois dix couches de couleur différentes. *« C'est de la dentelle découpée au cutter »* s'extasie Jean-Marc Bombeau, fondateur et animateur de la galerie.

Né en Italie, ébéniste de profession, l'artiste travaille actuellement en banlieue parisienne, souvent de nuit ! Ses œuvres explorent et capturent les contrastes entre ombres et lumières, abordant les thèmes de la beauté féminine, des mondes animal et végétal souvent mêlés, essayant d'en capturer les nuances dark, sans se refuser des portraits de personnages publics de temps en temps.

Ensuite, sept autres expositions personnelles se succèderont, chacune ayant son programme propre avec des évènements chaque week-end : master class, ateliers, live paintings, performances sur l'espace public.

Une exposition collective réunira tous les artistes mais... mystère ! Il faudra attendre le 22 février prochain pour en savoir plus. ●

A.K

Paris stencil festival, du 14 février au 15 juillet à l'Echomusée, 21 rue Cavé, (M° Château Rouge ou Barbès-Rochechouart), du lundi au samedi de 14 h à 19 h. Vernissage le 14 février à 18 h. Du 14 février au 1er mars : Loch stencils.

CONCERTS

DÉCOUVERTES ET SURPRISES ASSURÉES AU FIL DES VOIX

Au fil des voix revient à la Goutte d'Or pour sa dix-huitième édition. Depuis 2008, ce festival conquiert chaque année le public en mettant à l'honneur les pratiques vocales et instrumentales des musiques du monde. Porté par l'association Au fil des voix, il donne à voir des nouvelles productions discographiques de l'année, soutient la création musicale contemporaine et accompagne sa diffusion.

En 18 ans, près de 271 groupes et plus de 1 200 musiciens de 65 pays et régions se sont produits d'abord sur la scène de l'Alhambra et du Studio de l'Ermitage. Puis, à partir de 2020, dans les salles du 18e - Le Trianon, La Cigale et surtout le 360 Paris Music Factory - puisque Saïd Assadi, fondateur de cet espace culturel est également président de l'association Au fil des voix. Cette année, au programme, on notera tout particulièrement la participation de Melina Vlachos (rebetiko pop, Grèce) le mercredi 5 février, Walid Ben Selim (incantation soufie, Maroc) le lundi 3 février et de Sages comme des sauvages (chanson world) le samedi 8 février. ●

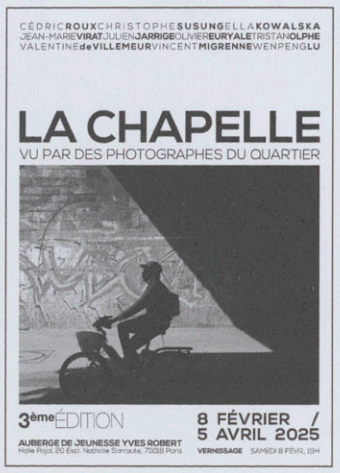
MARIE-ANTOINETTE LECA

Au fil des voix, jusqu'au 12 février, au 360 Paris Music Factory, 32 rue Myrha (M° Château Rouge) et au Trianon, 80 boulevard de Rochechouart (M° Anvers) programmation complète : https://www.aufildesvoix.com/

EXPO

DIX PHOTOGRAPHES DE RUE POUR LA CHAPELLE

Pour la troisième fois, des photographes de La Chapelle exposent leur vision du quartier. Retrouvez ainsi le travail de Christophe Susung, issu de la presse professionnelle et passionné de musique, celui de Vincent Migrenne qui a photographié le Grand Paris *(lire notre n° 329)*, ou encore celui de Wenpeng Lu, photographe de rue et de voyage chinois installé à Paris depuis vingt ans. Ella Kowalska, elle, s'est notamment intéressée à la procession de Ganesh, tandis que Tristan Olphe s'est d'abord illustré en photographiant le vin et la gastronomie. Enfin, Valentine de Villemeur, Jean-Marie Virat, Julien Jarrige, Olivier Euryale proposent aussi aux visiteurs de l'auberge Yves Robert (Halle Pajol) des regards tour à tour tendres, humoristiques, colorés, graphiques sur ce quartier mal connu. On pourra en prime les rencontrer lors du vernissage programmé le 8 février à 19 h. ● S.M



Du 8 février au 5 avril, La Chapelle vu par les photographes du quartier, auberge de jeunesse Yves Robert, Halle Pajol, 20 esplanade Nathalie Sarraute (M° Marx Dormoy).

LE COUP DE CŒUR DES LIBRAIRES



À l'écart des projecteurs du grand circuit médiatique, nos libraires ont des pépites à vous proposer. Ce mois-ci, Patricia, de la librairie Anima, met un coup de projecteur sur quatre ouvrages.

En panne de lecture ? Courez rue Ravignan, à la librairie Anima, dans la merveilleuse grotte à livres de Patricia Menay, grande libraire et donc grande lectrice (car l'un ne va pas sans l'autre). Elle vous détaillera ses derniers coups de cœur avec talent et conviction : ***L'orage et la loutre***, de Lucien Ganyaire, aux éditions de l'Ogre, roman à la fois réaliste et fantastique, qui raconte une sorte de fin du monde en plein Périgord, après un étrange orage… trois pages tournées, et ça y est, vous voilà piégé, vous ne le lâcherez plus. Et puis ***Campo Morto***, de Jean Thuillier, chez José Corti : Venise et ses palais, la mafia, les poissons, un polar métaphysique qui vous tiendra en haleine jusqu'à la dernière page. ***Le Quart***, de Nikos Kavvadias, chez Denoël, une odyssée un peu hallucinée, sans but et sans retour, mais non sans escales, à bord d'un cargo décati. Seul un Grec pouvait parler aussi bien de la mer ! Et enfin, chez Libretto, le magnifique ***Jour des corneilles***, du Québécois Jean-François Beauchemin, dont vous avez peut-être vu l'adaptation en film d'animation. Si vous ne l'avez pas encore découvert, il est temps. ● BÉATRICE DUNNER

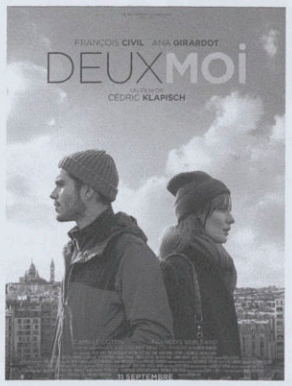
Librairie Anima, 3 rue Ravignan (M° Abbesses).

LE 18E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

DEUX MOI DE CÉDRIC KLAPISCH (2019)

Dix ans après son ambitieux film choral *Paris*, Cédric Klapisch a eu envie de retrouver la capitale. Et d'y tourner son treizième long métrage. Avec deux acteurs qui l'ont rejoint pour le film précédent *Ce qui nous lie* : Ana Girardot et François Civil. Mélanie et Rémy, des trentenaires d'aujourd'hui, vivent au même étage dans des bâtiments mitoyens de la rue Stephenson. Leurs fenêtres donnant sur les voies ferrées. Chacun souffre d'isolement et consulte un psy. Mélanie multiplie les rendez-vous Tinder. Rémy part se réfugier à la montagne, chez ses parents. François Berléand, le thérapeute de Rémy, s'appelle Meyer. Comme Françoise, la mère du cinéaste, psychanalyste. Pendant une grande partie du récit, le spectateur suit les personnages en parallèle. On les voit contempler les voies ferrées depuis leur domicile. L'occasion de découvrir le Sacré-Cœur sous un angle rarement vu au cinéma.



Si l'immeuble de Mélanie existe bien, celui de Rémy, plus récent, présente une façade reconstituée par effets spéciaux. Ils s'approvisionnent à l'épicerie Sabbah Orientale située au 22 de la rue Marx Dormoy. Mansour (Simon Abkarian), le patron, se flatte de connaître mieux qu'eux les goûts de ses clients. On les voit entrer presque en même temps dans la pharmacie du marché, 42 rue de Torcy, chacun réclamant un remède à ses insomnies. Là encore ils s'ignorent.

Rémy perd son chat. Mélanie le retrouve dans la cour du 20 rue Doudeauville. Le clin d'œil à *Chacun cherche son chat* sera un adieu à Madame Renée. Désormais centenaire, la vieille dame à la langue bien pendue tournait ici pour la sixième fois avec Klapisch.

Finalement c'est un incendie qui réunira les futurs tourtereaux. Celui d'un appartement du 15 rue Laghouat. Ce conte urbain sur l'ultra-moderne solitude se conclut sur une roucoulade d'après-guerre : *L'Histoire d'un amour* chantée par Gloria Lasso. ● MONIQUE LOUBESKI

EXPO PHOTO

QUAND LA RUE ÉTAIT AUSSI AUX ENFANTS

Si l'expression « boire le sirop de la rue » a aujourd'hui disparu du langage courant, elle a inspiré le titre de l'exposition photographique actuellement présentée à la bibliothèque Maurice Genevoix. Boire le sirop de la rue, cela signifie traîner dans la rue, ce qu'ont longtemps fait les enfants, comme l'a si joliment chanté Renaud : marelle, jeu de billes, d'osselets et de tape-mains sur un coin de trottoir, course-poursuite, un copain sur le dos, jeu avec les chiens du quartier, saut à la corde et cerceau poussé avec un bâton au milieu de la rue… Les trottoirs et la chaussée se révélaient autrefois un véritable espace de liberté pour les petits citadins qui apprenaient ainsi à vivre avec leurs pairs et les adultes.

C'est ce temps aujourd'hui révolu que restitue l'exposition installée à la bibliothèque Maurice Genevoix, prêtée par la Bibliothèque de l'hôtel de ville de Paris dans le cadre de l'opération « L'Original du mois » destinée à faire découvrir des œuvres des bibliothèques spécialisées de la Ville de Paris. Au-delà de son aspect nostalgique, cette exposition nous rappelle que les enfants ont besoin de circuler librement pour bien grandir. ● VÉRONIQUE SOULÉ



BHVP

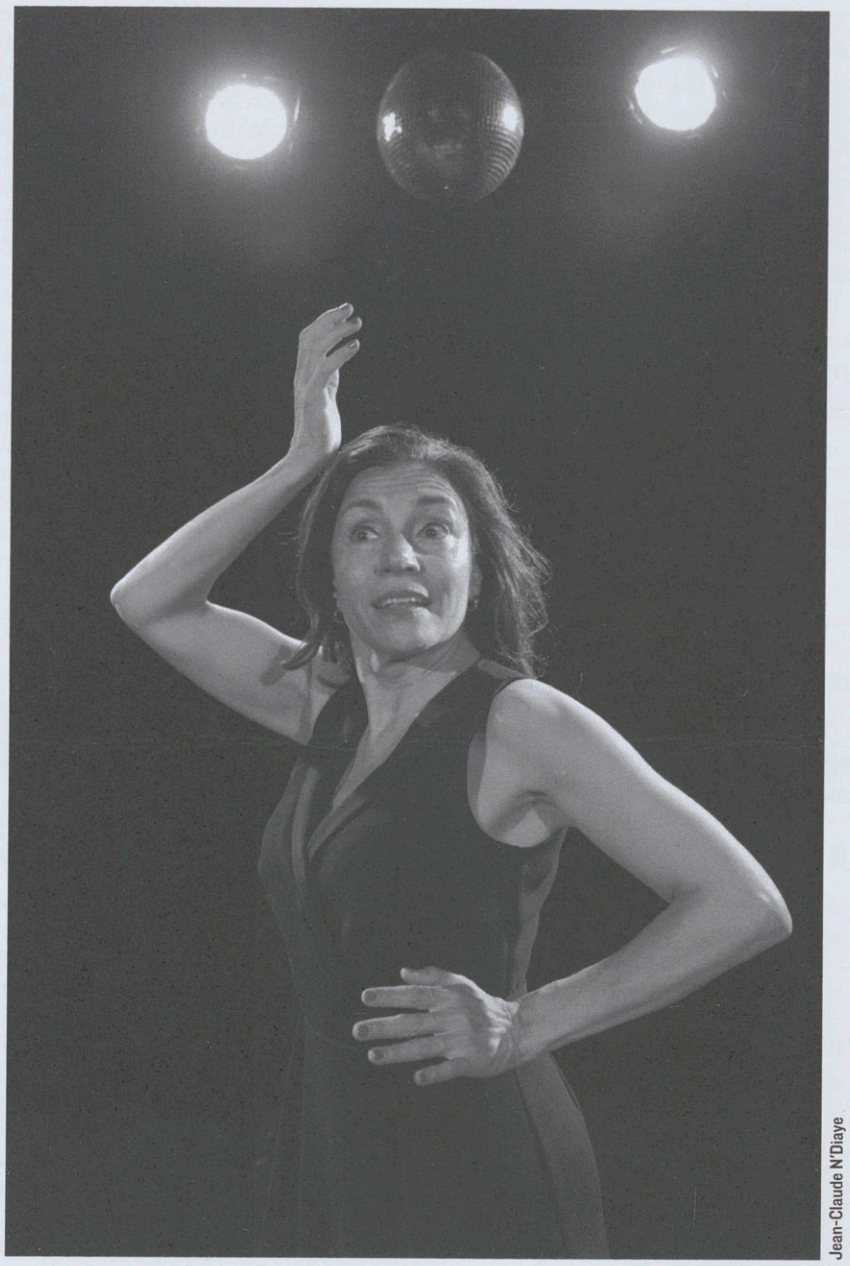
Le sirop de la rue. Sociabilités enfantines dans l'espace public parisien à travers la photographie, jusqu'au 22 février, bibliothèque Maurice Genevoix, 19, rue Tristan Tzara, (M° Porte de la Chapelle).

FLORENCIA AVILA OU L'ÉLOQUENCE DU GESTE

Ancienne élève de Marcel Marceau, la mime Florencia Avila habite le monde poétiquement et le quartier Simplon en particulier. Elle y partage son art du langage silencieux.

Elle vit tant d'aventures qu'il semble impossible d'en faire l'inventaire complet : mime, comédienne, directrice artistique de la compagnie Les Éléphants roses, elle écrit des spectacles, donne des conférences, met en scène, joue, produit, transmet l'art du silence. Elle danse, peint, voyage, co-dirige le festival Mimesis, fait partie de l'équipe qui administre le Collectif des arts du mime et du geste en France. Aussi volubile dans la vie que silencieuse sur scène, Florencia Avila raconte avec bonheur et drôlerie les épisodes les plus cocasses de sa vie d'artiste. « *Sur le fleuve Amazone, un jour, j'étais embarquée avec des familles et des voyageurs peu fortunés sur un modeste bateau de marchandises. J'ai tendu un hamac au-dessus du public et donné un spectacle*, raconte celle qui a aussi joué sous des aurores boréales en Norvège. *C'est ce que permet le langage universel du mime. Alors que je jouais, j'ai vu passer des dauphins roses !* »

Venue d'Argentine, après une thèse en psychologie à l'université nationale de Córdoba, parmi de nombreuses expériences, elle passe trois années à l'École internationale du mimodrame de Paris où elle est l'élève de Marcel Marceau, mime de grande renommée. Prononcer le nom de celui qui l'inspire encore étoile son regard d'une infinie tendresse. Comme la plupart des mimes, elle a appris avec un maître et s'est appuyée sur cette transmission pour affirmer sa singularité. Elle est sans cesse en évolution et transmet à son tour cet art.



Jean-Claude N'Diaye

« Suivre ses cours donne de l'aisance dans les mouvements, exerce à la précision, favorise la sensation d'être bien dans sa peau. »

Le Théâtre Pixel comme deuxième maison

La voyageuse s'est posée dans le 18e arrondissement en 2004, attirée par la mixité sociale, la présence dans le quartier Simplon et ses environs de personnes qui mettent en œuvre ce qu'elle appelle « *de la résistance culturelle* ». Son logis-atelier est à proximité des structures avec lesquelles elle travaille. Parmi elles, le Théâtre Pixel, qu'elle considère comme sa deuxième maison.

Florencia se sent bien dans son environnement, collabore avec plusieurs associations locales et a même joué la Mère Noël pour les enfants du quartier. Que ce soit lors de ses tournées internationales comme dans ce petit théâtre de l'arrondissement, elle est en quête dans ses spectacles (une quarantaine à ce jour) de l'enchantement particulier au langage silencieux, à la fois singulier et universel, et inscrit dans la grande tradition du mime.

Chaque spectacle de Florencia Avila naît de l'écriture au plateau (de la recherche sur scène en solo ou à plusieurs) complétée par l'écriture sur table. Souvent, elle peint aux couleurs de ses rêves nocturnes une gouache très matinale qui symbolise et condense les idées de la narration qui suivra. Ainsi, par exemple, les gouaches de *Voyage*, de *Rêverie* ou d'*Éléphants roses* sont des traces de ces fructueux réveils et certaines ont reçu des prix prestigieux.

Une fois sur scène, elle souhaite que les spectateurs soient actifs et que les émotions touchent leur âme. Sa présence scénique et son langage gestuel permettent alors à chacun de se raconter son histoire, autant que de recevoir les intentions de l'artiste.

Mimer pour connaître

Le chemin des histoires sans paroles n'est pas le seul sur lequel marche Florencia, d'un pas souple et dansant. Elle pratique également l'art de la rencontre, dans la vie de tous les jours, avec un sourire et un rayonnement partageur qui ouvrent les cœurs. L'évoquer éclaire les visages de ceux qui la connaissent ou l'ont croisée. Un moment installée au café ou ailleurs, elle donne à chacun le sentiment d'être accueilli, prend le temps, s'intéresse vraiment, converse, les oreilles ouvertes et attentives. Lorsqu'elle s'envole pour retourner à ses nombreuses occupations, il reste dans son sillage un bonheur silencieux et apaisant. Brigitte Brisse, une élève de son cours, parle d'elle ainsi : « *Elle sait partager son élan, son allant et avec Florencia, c'est bonjour à la vie. Je viens au cours depuis trois ans et je viens de loin !* » En cours comme en stage, sa bienveillance et son accompagnement aident à progresser, à développer confiance en soi et créativité. « *Suivre régulièrement ses cours donne de l'aisance dans les mouvements, exerce à la précision, favorise la sensation d'être bien dans sa peau* », résume son élève, laquelle apprécie aussi l'engagement personnel du professeur, en plus de la transmission du mime.

Depuis 2012, son projet « Mime au féminin » a amené Florencia à symboliser des archétypes féminins, à inventer les trente personnages qu'elle incarne dans son spectacle le plus récent : *Les Larmes de Lucy*. L'histoire de l'art, les contes de fées et la culture populaire en ont inspiré l'écriture. En 2008, elle travaillait déjà aux côtés de femmes en situation de précarité, avec l'association Cultures sur cour, toujours dans son quartier des Amiraux-Simplon. C'est avec elles que Florencia a commencé ce projet, nourri aussi pendant un temps par une résidence au centre FGO-Barbara.

La représentation, l'utilisation de l'image des femmes, la manipulation de leur apparence comme de leur être dans la société, dans les médias y sont questionnées. Liés à cette recherche, ses spectacles et ateliers (ouverts aux hommes) explorent la féminité en la réinventant et en proposant de s'affranchir des stéréotypes, des dictats.

Tous ceux qui ont croisé un jour la route de la délicieuse « Madame Flor », personnage haut en couleur, déambulant lors des fêtes de quartier ou ailleurs, savent qu'elle est un joyeux poème qui sème la légèreté à chaque pas, sans bruit et pourtant avec éloquence et élégance du geste. Sur scène comme dans la vie, elle vit un art d'être au monde, bien au-delà de celui des mots. ●

LAURENCE VITALIS